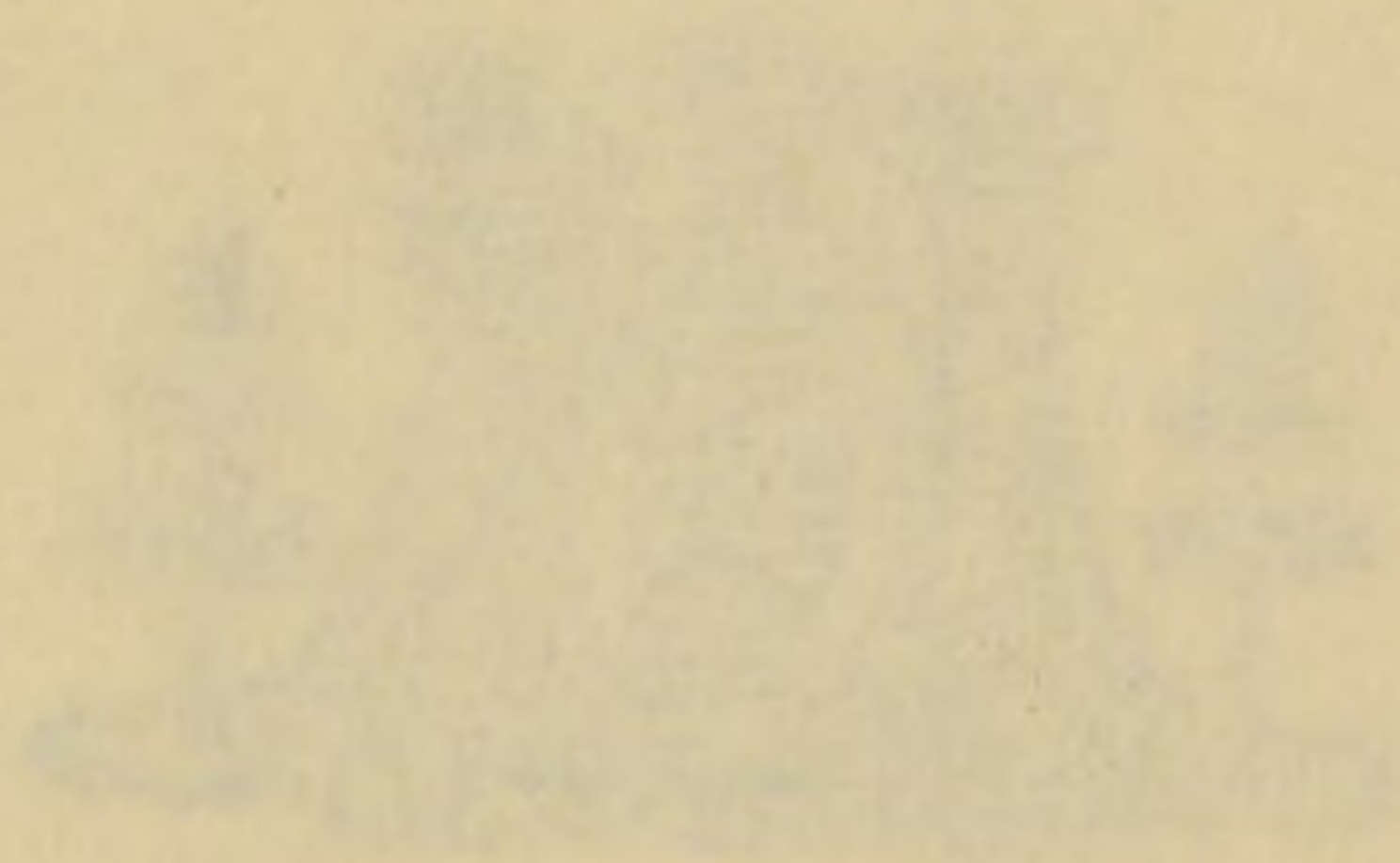


P. o. gall.

2004

a

P. o. gall. 2004^a



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1911

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1911

8 P. v. gall. 2004 a

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE,

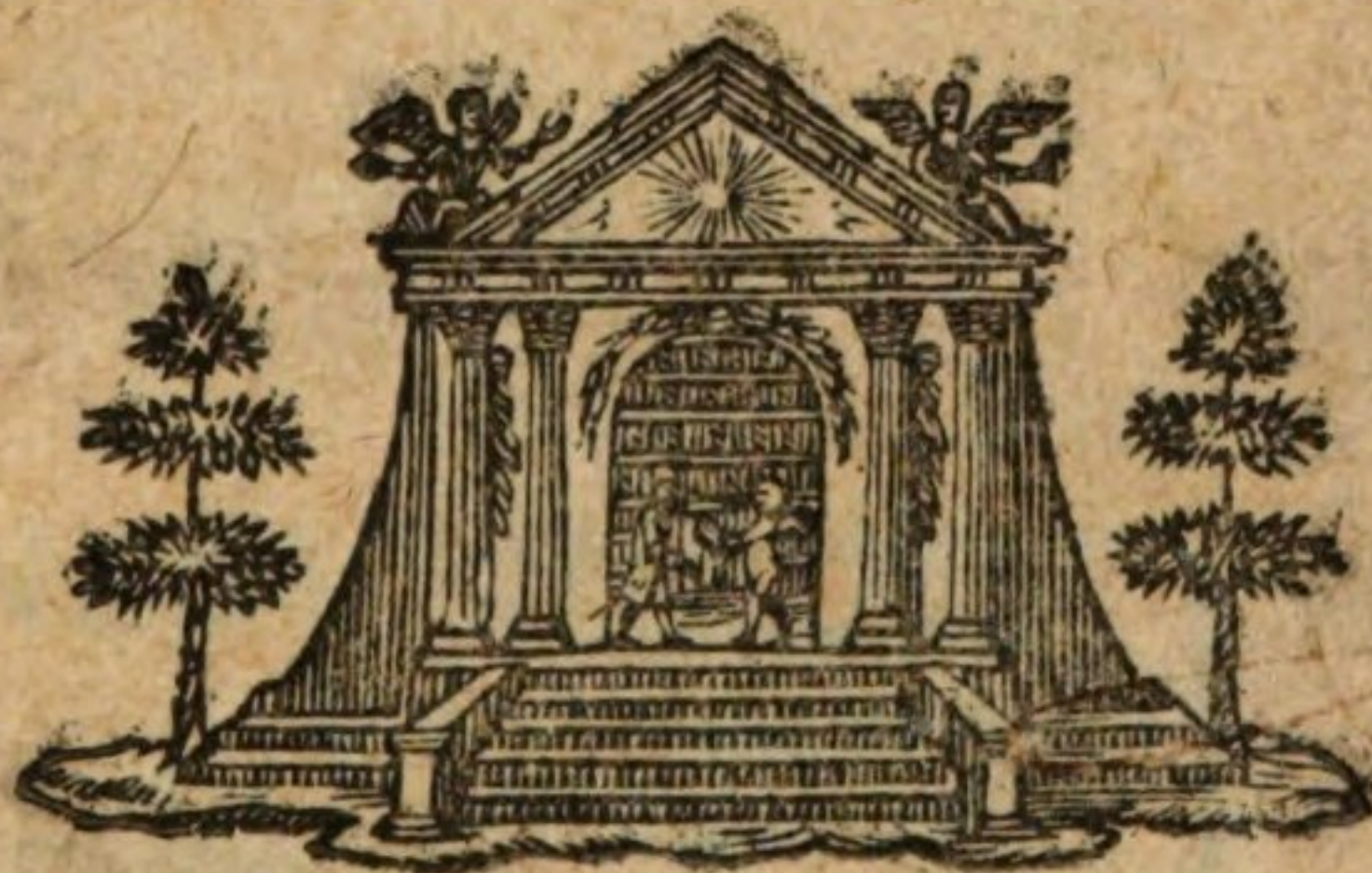
IMITÉE DE L'ANGLOIS,

EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES;

Bern. 702.
Par M. SAURIN, de l'Académie Française :

*Représentée pour la première fois par les Comédiens François
Ordinaires du Roi, le 7 Mai 1768.*

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez la V. DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

47A

Bayerische
Staatsbibliothek
München



München

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

UNE Pièce honorée des larmes &
du suffrage de VOTRE ALTESSE
SÉRÉNISSIME, ne pouvoit man-

a ij

quer de réussir. Le but moral de l'Ouvrage en avoit couvert les défauts à vos yeux, le Public n'a pas été moins indulgent : peut-être a-t-il voulu encourager un genre, qui, quoique très-inférieur au genre héroïque, ne laisse pas d'avoir des beautés qui lui sont propres. La carrière du Théâtre se retrécit tous les jours ; nos grands Maîtres semblent avoir épuisé les ressources de l'Art. La Tragédie Bourgeoise est un champ nouveau, qui, cultivé par des mains plus habiles que les miennes, pourroit fournir quelques moissons heureuses ; je dis quelques moissons, car ce genre se trouve resserré entre deux écueils presque inévitables, la basse scélératesse & le romanesque outré ; mais il doit être libre à chacun d'entrer dans la lice à ses risques & périls ; tout genre est bon, quand il plaît au Public sans nuire aux mœurs. On s'est trop hâté de poser les bornes de l'Art : est-ce une Tragé-

die , est-ce une Comédie , que le Philo-
sophe sans le savoir ? Je n'en fais rien :
mais je fais que c'est un Drame très-
beau & très-original. Pardonnez-moi ,
MONSIEUR , ces réflexions :
il s'agit d'un Art que VOTRE ALTESSE
SÉRÉNISSIME aime & protège , &
sur lequel ceux qui ont l'honneur de
l'approcher savent qu'elle a un goût
très-sûr & très-éclairé : je l'ai éprouvé
moi-même , & ma Pièce seroit moins
imparfaite , si j'avois mieux su profiter
de la justesse de ses observations. Tout
foible qu'est l'Ouvrage , VOTRE AL-
TESSE SÉRÉNISSIME , en a comblé le
succès en me permettant de le lui dédier.
Que n'est-il aussi permis à ma recon-
noissance de se satisfaire ? Que mon
cœur n'a-t-il la liberté de mettre au
jour ce qui est dans tous les cœurs ?
Mais le nom de VOTRE ALTESSE
SÉRÉNISSIME , qu'on verra à la
tête de l'Ouvrage , en dit plus que je

*n'en pourrois dire, & personne ne le
lira sans se souvenir avec attendrisse-
ment de Henri IV. & de son auguste
bonté.*

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur, SAURIN.

AVERTISSEMENT.

LE succès de cette Pièce a été beaucoup plus grand que je n'aurois osé l'espérer. Mais je suis fort loin de croire qu'il m'appartienne tout en entier : quand l'Auteur Anglais aura revendiqué sa part , quand l'Acteur qui a joué d'une manière sublime le rôle de Beverlei aura pris la sienne , celle qui me restera sera fort petite.

Au reste , la Pièce Anglaise a été traduite , & la traduction est dans les mains de tout le monde ; chacun peut en juger , comparer l'original avec l'imitation , & apprécier mon travail : il me feroit mal de l'entreprendre.

Quelque desir que j'eusse de tenir la balance droite , l'amour propre d'Auteur peseroit sur un côté ; & on me trouveroit avantageux , lorsque peut-être je me croirois modeste.

Je ne dis rien du genre de l'Ouvrage ; ce genre a ses ennemis & ses partisans : les opinions doivent être libres , mais la carrière doit l'être aussi : c'est aux Auteurs à composer , au Public à juger.

ACTEURS.

Madame BÉVERLEI, Mlle. d'Oigny.
BÉVERLEI, M. Molé.
HENRIETTE, *Sœur de Béverlei*, Madame Prévile.
TOMI, *Enfant de six à sept ans*.
LEUSON, *Amant d'Henriette*, M. Bellecour.
STUKÉLI, *faux ami de Béverlei*, M. Prévile.
JARVIS, *ancien Domestique*, M. Brifard.
UN INCONNU.
UN SERGENT, *suivi de Records*.

La Scène est à Londres.

BÉVERLEI,



BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Sallon mal meublé, & dont les murs sont presque nuds, avec des restes de dorure.

SCÈNE PREMIERE.

Mad. BÉVERLEI, HENRIETTE.

*Elles sont assises & travaillent, l'une au tambour,
l'autre à la tapisserie.*

Madame BÉVERLEI, *tournant la tête vers
le fond du Théâtre.*

CHERE Henriette, il ne vient point!
Quel tourment que l'inquiétude!

A

B É V E R L E I,

H E N R I E T T E.

C'est chez nous un mal d'habitude,
 Ma sœur; mais un autre s'y joint,
 Plus cruel, à ne vous rien taire :
 L'indigence....

Madame B É V E R L E I.

Oh! pour celui-là,
 Plût au ciel qu'il fût seul! Oui, ma sœur, & déjà
 Je sens qu'on apprend à s'y faire.
 Ce fallon que j'ai vu si richement orné,
 Ses meubles, ses tableaux, ses glaces, sa dorure,
 Tout cela rendoit-il mon cœur plus fortuné?
 Ce sont besoins du luxe, & non de la nature:
 Mes yeux à cet éclat s'étoient accoutumés,
 A voir ces murs tout nus ils se sont faits de même:
 Un seul objet les tient uniquement charmés,
 Et rien ne manque ici quand j'y vois ce que j'aime.

H E N R I E T T E.

Vous me mettriez en courroux:
 Tomber de l'opulence au sein de la misère,
 Cela n'est donc rien, selon vous?
 Oh! je n'apprendrai moi, qu'à détester mon frere.
 Oui, je le haïrai dans peu;
 A le haïr vous-même, il faudra vous contraindre.

Madame B É V E R L E I.

Mon époux! Je pourrai le plaindre;
 Mais le haïr!

H E N R I E T T E.

Funeste amour du jeu!
 Combien de fois, après l'aurore;

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 3

Vous l'avez vu rentrer, maudissant dans vos bras
Cette avare fureur qui l'agitoit encore!

Vos yeux de veiller étoient las;
Mais son retour, du moins, consolait votre attente.

Ce n'est pas de même aujourd'hui :
Depuis longtems le jour a lui,
Et Béverlei, trompant votre ame impatiente,
N'est pas encor rentré chez lui.

Madame B É V E R L E I.
C'est la première fois....

H E N R I E T T E.

Ma sœur toujours l'excuse ;
Jamais contre lui de couroux.
Ah ! vous êtes trop bonne, & mon frere en abuse.

Madame B É V E R L E I.
Il n'a qu'un seul défaut....

H E N R I E T T E.

Qui les renferme tous :
La passion qui le dévore
Bannit toute vertu, tout sentiment du cœur.
Il fut un temps qu'il chérissoit sa sœur,
Qu'il adoroit sa femme ;

Madame B É V E R L E I.
Et ce temps dure encore.

H E N R I E T T E.

Ses traits sont altérés aussi-bien que ses mœurs.
Qu'est devenu cet air qui lui gaignoit les cœurs,
Cette grace, cette noblesse,
Et mille autres dons enchanteurs ?
Les veilles, les chagrins, ont flétri sa jeunesse.

A ij

4 B É V E R L E I ,

Madame B É V E R L E I .

Ce changement encore n'a point frappé mes yeux.

H E N R I E T T E .

Son fils ! ... En soupirant vous regardez les cieux :

Hélas ! quel sera son partage ?

Pauvre enfant !

Madame B É V E R L E I .

Le besoin rend l'homme industrieux ;

Obligé de valoir, mon fils en vaudra mieux :

Le malheur & l'exemple instruiront son jeune âge ;

De bonne heure il en recevra

L'utile leçon d'être sage ,

Et de sa mere il apprendra

La patience & le courage.

Ah ! croyez-moi , ma chere sœur ;

Le bonheur , dont souvent on ne poursuit que l'ombre ,

C'est le contentement du cœur.

Béverlei l'a perdu : sur son front toujours sombre ,

On lit l'affreux remords dont il est dévoré.

Rendre malheureux ce qu'il aime ,

Voilà le trait cruel dont il est déchiré...

Ah ! s'il pouvoit se pardonner lui-même !

H E N R I E T T E .

Oh ! pour moi , quand je songe à quelle passion

Il a sacrifié le plus bel héritage ,

Je ne puis contenir mon indignation :

Le peu que j'eus pour mon partage ,

Entre ses mains est demeuré.

Je crains....

Madame B É V E R L E I .

Vous lui faites outrage.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 5

H E N R I E T T E.

Un joueur n'a rien de sacré :

Dès ce jour je veux qu'il me rende
Ce dépôt dans ses mains imprudemment laissé.

Pour lui faire cette demande,
D'un trop juste motif mon cœur se sent pressé.

Madame B É V E R L E I.

Quel motif ?

H E N R I E T T E.

Le soutien d'une sœur qui m'est chère ;

Madame B É V E R L E I.

Non , . . . ce bien vous est nécessaire,
L'hymen doit à Leuson engager votre foi :
Cet amant en est digne , & je ne fais pourquoi
Son bonheur toujours se diffère.

H E N R I E T T E.

Puis-je y penser , lorsque ma sœur
Gémit sous le poids du malheur ?

Madame B É V E R L E I.

Vous êtes sur mon sort un peu trop inquiète ;

J'ai des diamans , des bijoux :
Je n'en ai pas besoin pour être satisfaite ,
Et s'il faut m'en priver

H E N R I E T T E , *se récriant vivement.*

Ah ! ma sœur !

Madame B É V E R L E I.

Calmez - vous :

Ma chère Henriette est trop vive ;
Tout peut encore se réparer :
Nous avons à Cadix un fond qui doit rentrer ;
Incessamment il nous arrive ,
On nous en donne avis.

C'est un fond pour le jeu,
Qui, croyez-moi, durera peu.

Madame B È V E R L E I.

Il peut se corriger.

H E N R I E T T E.

Qu'un joueur se corrige,

Ma sœur !

Madame B È V E R L E I.

Ah ! si le Ciel opéroit ce prodige,
Mon sort pourroit faire encore des jaloux,
De mille biens environnée,
Et, sur-tout, possédant le cœur de mon époux,
Des riches votre sœur fut la plus fortunée :
Si pour sa guérison mes vœux ne sont pas vains,
Avec cet époux que j'adore,
Réduite à subsister du travail de mes mains,
Des pauvres je ferai la plus heureuse encore.

H E N R I E T T E.

Oh ! bien, ma sœur, n'en parlons plus,
Je vous avertis, au surplus,
Qu'hier Leufon me chargea de vous dire
Qu'il a sur Stukéli le plus grave soupçon :
Souvent sur notre front notre cœur se fait lire,
Et l'air de Stukéli n'annonce rien de bon.

Madame B È V E R L E I.

L'ami de mon mari ne peut qu'être honnête homme.

H E N R I E T T E.

Oh ! sans cesse pour tel, lui-même il se renomme.
Leufon n'est pas léger & le croit un fripon.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 7

Madame BÉVERLEI, *avec un air inquiet.*
N'entens-je pas quelqu'un?

HENRIETTE.

Non.

Madame BÉVERLEI.

Je suis au supplice.

Elle regarde sa montre.

Huit heures & demie.

HENRIETTE, *à part.*

Elle me fait pitié.

Madame BÉVERLEI.

Pour le coup....

HENRIETTE.

C'est Jarvis, qu'après un long service,
Chargé d'ans, nous avons, par un dur sacrifice,
Depuis six mois congédié.

SCENE II.

Mad. BÉVERLEI, HENRIETTE,
JARVIS.

Madame BÉVERLEI.

SA présence m'est un reproche.

Jarvis, je vous avois prié

De vouloir à mon cœur épargner une approche ;

Dont il se sent humilié.

A iv

J A R V I S.

Madame, excusez-moi ; je l'ai donc oublié.

(*Il regarde l'appartement.*)

O ciel ! en quel état je vois votre demeure !

M'avez-vous défendu les larmes qu'à cette heure

M'arrache l'aspect de ces lieux ?

Je voudrois les cacher ; pardonnez, je suis vieux :

A mon âge, aisément l'on oublie & l'on pleure.

Madame B É V E R L E I.

Je ne l'écoute pas avec tranquillité.

Asseyez-vous, Jarvis.

J A R V I S.

C'est bien de la bonté,

Est-il bien vrai ? mon pauvre Maître

A, dit-on, perdu tout son bien ?

En ce logis je l'ai vu naître ;

L'honnête-homme de pere, hélas ! qu'étoit le sien !

Que Dieu fasse paix à son ame :

Mais après quarante ans, Madame,

Il n'eut pas renvoyé le bon-homme Jarvis :

Jusqu'à sa mort je le servis :

Courbé sous le poids des années,

J'espérois, auprès de son fils,

Passer celles encore qui me sont destinées ;

Mais il ne me l'a pas permis ;

Peut-être a-t-il trouvé ma vieillesse importune ?

Trop librement, par fois, je me suis déclaré.

Madame B É V E R L E I.

Non, de vous s'il s'est séparé,

Accusez-en, Jarvis, sa mauvaise fortune.

J A R V I S.

Est-il réduit si bas ? Oh ! j'en suis pénétré !

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 9

Comme je vous disois, ici je l'ai vu naître.

Son pere a bâti la maison,
Et cent fois dans mes bras, hélas! mon pauvre
maître,

Je l'ai tenu petit garçon....

Aux pauvres il étoit si bon!

D'où vient, me disoit-il, qu'il est des misérables,

Des pauvres?.... ce sont nos semblables:

Je veux, si je suis jamais Roi,

Qu'en mon royaume tout abonde,

Je rendrai riche tout le monde,

Et je commencerai par toi.

Ce sont les mots de son enfance:

Comme d'hier je m'en souviens;

Et voilà que lui-même il est dans l'indigence!

Madame B É V E R L E I.

Mes pleurs coulent en abondance,

Parlez-lui.

H E N R I E T T E.

Que j'essuie auparavant les miens.

J A R V I S.

Me refusera-t-il, dans cet état funeste,

De m'attacher à son malheur?

Ce refus perceroit mon cœur,

Et de mes tristes jours abrégeroit le reste.

Madame B É V E R L E I, *entendant quelqu'un.*

Vous l'allez voir, je crois.

H E N R I E T T E.

Ce n'est pas encor lui.

EXXIX

SCENE III.

Mad. BÉVERLEI, HENRIETTE,
STUKÉLI, JARVIS.

Les Dames se levent.

Madame B É V E R L E I.

A VEZ-VOUS vu mon époux aujourd'hui,
Monsieur Stukéli ?

S T U K É L I.

Non.

H E N R I E T T E.

Et cette nuit ?

S T U K É L I.

Madame,

Hier au soir je l'ai quitté.

Quoi ! mon ami seroit resté

Toute la nuit loin de sa femme !

H E N R I E T T E.

Votre ami ! pouvez-vous vous dire son ami,
Quand son goût pour le jeu par vous est affermi,
Quand vous encouragez son vice ?

S T U K É L I.

Vous ne me rendez pas justice :
Auprès de lui n'ai-je pas employé
Remontrance, conseil ? Ce sont les seules armes
Que me fournissoit l'amitié ;
J'ai même été jusques aux larmes.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. II

Enfin le trouvant sourd à tout ,
N'ai-je pas , dans l'espoir de réparer sa perte ,
Poussé l'amitié jusqu'au bout ,
En lui tenant ma bourse ouverte ?
J'ai de son mauvais sort supporté la moitié.

H E N R I E T T E.

C'est avoir eu , Monsieur , une fausse pitié.

S T U K É L I.

On n'abandonne point son ami dans la peine.

H E N R I E T T E.

Approfondir l'abîme où son penchant l'entraîne !...
Vous vous attendez peu d'être remercié.

S U K É L I.

De nous persécuter la fortune se lasse ,
J'espérois....

Madame B É V E R L E I.

C'est assez , répondez-moi , de grace ;
Vous quittâtes , hier , mon époux ?

S T U K É L I.

Chez Vilson ,
Avec gens qu'à connoître il n'est profit , ni gloire :
Il ne m'en a pas voulu croire.

Madame B É V E R L E I.

Y feroit-il encor ?

S T U K É L I.

Jarvis fait la maison.

J A R V I S.

Madame , irai-je ?

Madame B É V E R L E I.

Il peut ne le pas trouver bon.

Allez-y comme de vous-même,

Jarvis.

S T U K É L I .

Et gardez-vous de prononcer mon nom ;
Il se plaindrait de moi..... peut-être avec raison.

Madame B É V E R L E I .

Allez donc : mais , de grace , avec un soin extrême
Evitez tous les mots qui pourroient l'offenser ;
Les malheureux , Jarvis , sont aisés à blesser :
Avec ménagement il faut qu'on les approche.

J'ai toujours suivi cette loi ;

Béverlei , consolé par moi ,

De ma bouche jamais n'entendit un reproche.

J A R V I S

Il ne m'appartient pas de lui rien reprocher ,

Et puis , voudrois-je le fâcher ?

Mon pauvre Maître ! hélas ! sa peine ,

La vôtre , n'est-ce pas la mienne ?

Il sort.



SCENE IV.

Mad. BÉVERLEI, HENRIETTE,
STUKÉLI, TOMI.

Tomi entre , & dit un mot tout bas à Henriette.

HENRIETTE.

A L'INSTANT, mon petit ami,
Venez.

Madame B É V E R L E I, *l'appellant à elle.*

Ecoutez-moi, Tomi :

Ce matin, suivant l'ordinaire,
Votre pere, mon fils, n'a pu vous embrasser ;
Mais quand il reviendra, si vous voulez me plaire,
Songez à le bien carresser,
N'y manquez pas.

T O M I.

Oh ! maman, je n'ai garde :
J'aime tant mon papa !

Madame B É V E R L E I.

Je ne crois pas qu'il tarde :
Songez-y bien.

HENRIETTE.

Venez.

*Tomi baise la main de sa mere, & sort avec
Henriette.*

S C E N E V.

Madame BÉVERLEI, STUKÉLI.

S T U K É L I.

C'EST tout votre portrait :
Il est charmant.

Madame B É V E R L E I.

Oh ! c'est son pere trait pour trait.
Que tous deux le Ciel les conserve :

(Elle s'assied, & Stukéli aussi.)

Mais daignez à présent me parler sans réserve :
A mon époux, Monsieur, n'est-il rien arrivé ?
C'est la première fois que la nuit il s'absente,
Et je crains....

S T U K É L I.

Quoi ! pour vous son amour éprouvé,
Pour lui, malgré ses torts, votre foi si constante,
Votre esprit & votre beauté,
Tant de charmes qu'en vous l'on admire & l'on vante,
Tout ne répond-il pas de sa fidélité ?

Madame B É V E R L E I.

Sans convenir, Monsieur, de ces prétendus charmes,
Je ne soupçonne point sa foi ;
Sur ce point je suis sans allarmes,
Ce feroit l'outrager.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 15

S T U K É L I.

Comme vous, je le croi,
Et c'est avec plaisir, Madame, que je voi

Que vous connoissez trop le monde,

Pour écouter les vains propos

Que hasardent souvent les fots,

Et les méchans dont il abonde.

Madame B É V E R L E I.

Quels propos, & sur quoi? Je ne vous entens pas.

S T U K É L I, *avec un air embarrassé.*

Mais... sur rien.

Madame B É V E R L E I.

Pourquoi donc, Monsieur, cet embarras?

S T U K É L I.

Je songeais qu'on a vu souvent la calomnie,

Entre d'heureux époux, semer la zizanie;

Qu'on doit fermer l'oreille à ses discours.

Madame B É V E R L E I.

D'accord:

Mais que prétendez-vous conclure?

Mon mari m'aime, j'en suis sûre,

Et l'on ne m'a point fait contre lui de rapport:

Tout au contraire, & dans ce monde,

Qui de fots, dites-vous, & de méchans abonde,

On convient que le jeu fait son unique tort:

Son cœur me reste, au moins, dans ma douleur
profonde,

Et je ne le perdrais qu'en recevant la mort.

S T U K É L I.

Madame, pardonnez: peut-être

Le zèle & l'amitié m'ont fait aller trop loin.

Je vois que j'ai pris trop de soin,
Et qu'indiscrètement je vous ai fait connaître
Ce que de vous apprendre il n'étoit pas besoin ;
Mais, malgré de vains bruits , j'ose ici vous répondre...

Madame B É V E R L E I.

Il me suffit , pour les confondre ,
Que je connoisse mon époux :

Tous ces vains bruits je les méprise ,
Et si vous permettez , Monsieur, que je le dise ,
Mon estime pour lui m'en répond mieux que vous.

à part.

Je ne puis résister au tourment qui me presse.

haut.

J'ai besoin de repos , Monsieur, & je vous laisse.

Vous pouvez , cependant , ici
Attendre en liberté que votre ami paroisse.

S C E N E V I.

S T U K É L I, *seul.*

B O N : mon projet a réussi ;

J'ai mis le trouble dans son ame.

Madame Béverlei, vous avez oublié

Qu'avant que par l'hymen votre sort fût lié,

Vous avez dédaigné ma flâme

..... Sous le voile de l'amitié ,

J'ai déjà ruiné le rival que j'abhorre

..... Dans le cœur de sa femme il faut le perdre
encore.

Le

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 17

Le perdre... la gagner... c'est mon double projet.
Des deux côtés suivons ma trame.
Mon bonheur seroit imparfait ,
Si l'amour... Oui déjà dans l'esprit de la femme ;
Adroitement j'ai glissé le poison,
Et j'espère bientôt... Quelqu'un vient : c'est Leuson:
Son esprit pénétrant me met en défiance ;
Il m'impose par sa présence ,
Et je ne le vois pas d'un œil bien affermi.

SCENE VII.

LEUSON, STUKÉLI.

LEUSON.

JE vous trouve à propos : jusqu'en votre demeure,
J'aurois été, Monsieur, vous chercher tout-à-l'heure.

STUKÉLI.

De quoi s'agit-il donc, Monsieur ?

LEUSON.

De mon ami ,
De Béverlei.

STUKÉLI.

Dites le nôtre.

LEUSON, *d'un ton ferme.*

Je dis le mien : s'il eût été le vôtre...

STUKÉLI.

Monsieur, je crois l'avoir prouvé :

B

18 B É V E R L E I ,

Dans les occasions Béverlei m'a trouvé;
J'ai , pour le secourir , oublié la prudence.

LEUSON.

Ce n'est pas ce qu'on dit : on veut que , chez Vilson,
Vous ayez avec Makinson
Une secresse intelligence.
Vous vous enrichissez , dit-on ,
Lorsque Béverlei se ruine.

STUKÉLI.

Monfieur....

LEUSON.

C'est ce qu'on imagine.
Qu'en croirai-je ?

*Ici Henriette , du fond du Théâtre , entend le reste
de la Scène.*

STUKÉLI.

Monfieur Leufon ,
Sur une question semblable ,
Ici je m'expliquerois mal :
J'efpere quelque jour en lieu plus convenable....

LEUSON.

Le jour , le lieu , tout m'est égal ;
Sortons.



SCENE VIII.

STUKÉLI, LEUSON,
HENRIETTE.

HENRIETTE.

MONSIEUR Leuson, où voulez-vous aller?
Demeurez, je veux vous parler.

STUKÉLI.

Il suffit : serviteur.

SCENE IX.

LEUSON, HENRIETTE.

QU'AVEZ-VOUS donc ensemble?

LEUSON.

J'ai démasqué le traître : il sçait, le scélérat ;
Que Leuson le connoît, & dans le cœur il tremble.

HENRIETTE.

Sur de simples soupçons ferez-vous un éclat ?

Hazarderez-vous votre vie ?

Vous remplissez mon cœur d'effroi !

LEUSON.

Que ce tendre intérêt, que vous prenez à moi,

Transporte mon ame ravie !

Qu'en craignant pour mes jours, vous me les rendez chers!

Mais ce lâche au cœur faux, à l'œil timide & sombre,
Vil opprobre de l'Univers,

N'a jamais sçu porter tous ses coups que dans l'ombre:
Je crois à sa valeur, comme à sa probité.

Vous voyez que mes jours sont bien en sûreté.

H E N R I E T T E.

Mais que prétendez-vous donc faire?

L E U S O N.

Pour armer contre lui les loix,
Jusqu'ici je n'ai pas une preuve assez claire:
Mais je l'aurai dans peu, j'espère;
C'est à vous, cependant, d'autoriser mes droits.

Donnez-moi Béverlei pour frere,
Que ses intérêts soient les miens;
Ne différez plus des liens....

H E N R I E T T E.

Trouvez bon que je les diffère
Jusqu'à ce que ma sœur ait des destins plus doux;
Venez la consoler: hélas! dans l'amertume,
Sans se plaindre de son époux,
Sa beauté se flétrit, & son cœur se consume:
Tandis qu'elle est en proie à ce trouble mortel,
Ah! Leuson, de l'amour puis-je goûter les charmes?
Non.... Son état est trop cruel,
Et je vais essuyer ou partager ses larmes.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

*La Scene est dans une place près de la
Maison de Béverlei.*

SCENE PREMIERE.

BÉVERLEI *seul.*

CIEL ! voici ma maison , & je crains d'y rentrer :
A ma femme , à ma sœur , je n'ose me montrer ;
J'ai tout trahi , l'amour , l'amitié , la nature :
A tout ce qui m'est cher , à moi-même odieux ,
Sans dessein , sans espoir , errant à l'aventure ,
La honte & le remords me suivent en tous lieux.

O du jeu passion fatale !

Ou , plutôt , vil amour de l'or !

Eh ! qu'avois-je besoin d'en amasser encor ?

A ma félicité quelle autre fut égale ?

Tout prévenoit mes vœux , tout flatoit mes desirs ,

L'amour semoit de fleurs ma couche nuptiale ,

Et l'aurore avec moi réveillait les plaisirs !

Ah ! pour moi que le Ciel ne fut-il plus avare !...

Si , lorsqu'à tous nos vœux la fortune sourit ,

La sagesse est un don si rare ,

La médiocrité , mere du bon esprit ,

Vaut mieux que la richesse , hélas ! qui nous égare.

Malheureux !

S C E N E I I.

B É V E R L E I , J A R V I S .

J A R V I S .

AH! Monsieur, je sors de chez Vilson.

B É V E R L E I .

Toi, Jarvis! connois-tu cette horrible maison?
Cet gouffre où l'avarice égorge ses victimes,
Où parmi l'intérêt, la bassesse & les crimes,
Regne le désespoir, la malédiction;
Image de ce lieu de désolation,
Dont le courroux du Ciel a creusé les abîmes?

J A R V I S .

Oubliez ce séjour maudit,
Et venez consoler Madame:
Elle n'étoit pas bien, ses larmes me l'ont dit.

B É V E R L E I .

Laisse-moi.... Tu dis que ma femme?...

J A R V I S .

Je dis que dans ses bras vous devriez voler.
Votre retour, Monsieur, peut seul la consoler:
Venez.

B É V E R L E I .

J'ai tort, Jarvis: moi-même je me blâme;
Mais, laisse-moi.

J A R V I S .

Que je vous laisse, hélas!

Je ne sçais s'il est des ingrats;
 Mais vos bontés pour moi long-tems ont sçu paroître.
 Tout ce que j'ai, vous me l'avez donné.
 Abandonnerai-je un bon maître,
 Lorsque de la fortune il est abandonné?

B É V E R L E I.

Eh! que peux-tu pour moi?

J A R V I S.

Bien peu de chose:
 Cependant... pardonnez.... Mon cher maître, je n'ose;
 En vous l'offrant, je crains.....

B É V E R L E I.

O digne serviteur!
 De ton maître avili crains plutôt la bassesse:
 Oui, crains que sans pitié, dépouillant ta vieillesse,
 Je n'abuse de ton bon cœur:
 Tu ne fais pas, Jarvis, ce que c'est qu'un Joueur;
 J'ai ruiné mon fils, & ma femme, & ma sœur:
 De la même fureur crains d'être aussi la proie.
 Un misérable qui se noie,
 S'attache, en périssant, au plus foible roseau.
 Crains que je ne t'entraîne aussi dans mon naufrage.
 Si tu savois, ô Ciel! à quel excès nouveau
 M'a porté cette nuit du jeu l'aveugle rage!
 Ma femme... ah! je suis confondu.
 Moi qui comptois un jour perdu,
 Le jour que je passois loin d'elle,
 De toute cette nuit, elle ne m'a point vu:
 J'ai passé cette nuit cruelle
 Dans les convulsions d'un malheur obstiné;

B iv

A maudire , cent fois , le jour où je suis né.

J A R V I S.

Venez donc ; chaque instant pour Madame est
une heure.

Songez...

B É V E R L E I.

Et tu dis qu'elle pleure ?

J A R V I S.

Elle se cachoit pour pleurer :

Des larmes s'échappoient à travers sa paupière :
J'ai cru même , tout bas , l'entendre soupirer.

Vous n'avez pas un cœur de pierre ;
Ah ! si vous l'aviez vûe...

B É V E R L E I.

Hélas ! que je la plains ;

Et que je m'abhorre moi-même !

Sa vertu méritoit de plus heureux destins :

Jarvis, de ma douleur extrême

Tu ne peux adoucir l'horreur :

Tu n'assoupiras point le remords dans mon cœur :

Abandonne ce misérable ;

Va trouver ta maîtresse hélas ! dans son malheur ;

On peut la consoler ; elle n'est pas coupable.

J A R V I S.

Mais vous-même venez...

B É V E R L E I.

Dis-moi la vérité.

Dans le monde , Jarvis, comment suis-je traité ?

J A R V I S.

On vous regarde comme un homme

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 25

Qui dans un précipice en rêvant s'est jetté:
Le meilleur des humains (c'est ainsi qu'on vous
nomme),

Est par-tout plaint & regretté.

B É V E R L E I.

Bon vieillard, je fais me connaître.

Dis plutôt, sans flatter ton maître,

Que par-tout on me nomme époux ingrat, cruel,
Frere sans amitié, pere sans naturel.

Va, dis-je, trouver ta maîtresse ;

Je te fuis.

J A R V I S.

Et pourquoi différer d'un instant ?

Son cœur est bien dans la détresse :

Elle a bien des chagrins, mon cher maître, & pourtant

Je jurerois que votre absence,

De tous ses maux est le plus grand.

B É V E R L E I.

Tu peux de mon retour lui porter l'assurance.

A Stukéli je dois parler,

Avant de me rendre auprès d'elle :

Mais modère pour moi ton zèle :

Qu'ont mes malheurs & toi, Jarvis, à démêler ?

Né dans ce que l'orgueil appelle la bassesse,

De l'honneur tu suivis la loi ;

Et l'honneur rarement conduit à la richesse.

Les besoins vont bien-tôt assaillir ta vieillesse,

Ne mets pas la misere entre la tombe & toi :

Je vais chez Stukéli.

J A R V I S

Le voici.

B É V E R L E I.

Laisse-moi.

S C E N E I I I .
B É V E R L E I , S T U K É L I .

B É V E R L E I .

EH bien ! cher Stukéli, quelle ressource ?

S T U K É L I .

Aucune :

Et je n'ai rien que d'affligeant
A vous annoncer.

B É V E R L E I .

Point d'argent ?

S T U K É L I .

On veut des sûretés : en avez-vous quelqu'une ?
Quant à moi je n'ai rien qui puisse être engagé ;
Vous avez épuisé ce que j'eus de fortune.

B É V E R L E I ,

Oui , notre ruine est commune :
Dans l'abîme où j'étois plongé ,
Vous m'êtes venu tendre une main secourable ,
Et moi , doublement misérable ,
J'ai dans le même abîme entraîné mon ami ;
Voilà de mes tourmens le plus insupportable.

S T U K É L I .

Montrez dans le malheur un cœur plus affermi ;
Appellons , croyez-moi , le courage à notre aide :
La plainte n'est point un remède.
Voyez s'il ne vous reste plus

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 27

Quelqu'un de ces bijoux brillans & superflus,
Que notre vanité prend sur le nécessaire.

B É V E R L E I.

Infidèle dépositaire,
J'ai perdu cette nuit les effets de ma sœur.
Il ne reste plus rien que la honte à son frere.

S T U K É L I.

Tant pis : car , entre nous , je le dis sans humeur :
Je n'ai consulté que mon cœur,
Et j'ai plus fait pour vous que je ne pouvois faire.

B É V E R L E I.

Il est trop vrai !

S T U K É L I.

Riche dans son état ,
Peut-être Jarvis

B É V E R L E I.

Ah !

S T U K É L I.

A regret je le nomme ;
Mais ce n'est pas le tems d'être si délicat.

B É V E R L E I.

Ce l'est toujours d'être honnête-homme.
Moi , dépouiller ce bon vieillard !

S T U K É L I,

Adieu donc.

B É V E R L E I.

Quel brusque départ !

S T U K É L I.

Je ne veux pas, du moins, dans ce malheur extrême ;

Qu'on puisse m'accuser de vous avoir séduit :

Leuson en fait courir le bruit.

Votre ami s'est pour vous sacrifié lui-même,

Des reproches en font le fruit.

B É V E R L E I.

Eh ! vous en fais-je aucun ? c'est moi seul que j'accuse :

Nous périssons tous deux battus des mêmes flots :

Quant à Leuson , à ses propos,

Je lui ferai sentir à quel point il s'abuse.

S T U K É L I,

Fort bien : mais pour tirer vous & moi d'embaras,

Il faudroit autre chose ; & vous n'ignorez pas,

Que plus d'un créancier peut , d'un moment à l'autre,

Faire d'une prison mon séjour & le vôtre.

Je n'en fortirois pas : pour vous j'ai tout vendu ;

Non content d'épuiser ma bourse,

Effets , contrats , tout est fondu.

Vous, du moins, vous avez encore une ressource.

B É V E R L E I.

Nommez-la donc , & prenez-la,

S T U K É L I,

Oh ! je ne prétends point cela

Votre femme mais non , je prévois la réponse ;

Et trop mal-aisément une femme renonce

A ce qui sert à l'embéler.

B É V E R L E I.

Ses diamans ! ... cruel ! je ne puis m'y résoudre.

Tombe plutôt sur moi la foudre.

Son époux jusque-là ne sauroit s'avilir :

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 29

La priver du seul bien qu'à respecté ma rage !

Non.

STUKÉLI.

La nécessité demande du courage.

BÉVERLEI.

Dis plutôt de la lâcheté.

STUKÉLI.

Je suis sûr qu'aujourd'hui la fortune volage

Tourneroit de notre côté.

J'ai des pressentimens dans l'ame,

Dont je garantirois l'infailibilité.

BÉVERLEI.

Je les éprouve aussi ; le même espoir m'enflâme !

Je brûle de jouer ; mais permets, Stukéli,

Que ton ami soit homme.

STUKÉLI.

Et que le tien périsse.

Mets ce que j'ai fait en oubli,

Laisse-moi dans le précipice ;

Je ne presse plus un ingrat.

Qu'une femme qui t'est si chère

Conserve ses bijoux, en pare avec éclat,

Et son orgueil & sa misère ;

Je ne vous dis plus rien.

BÉVERLEI.

Hélas.

Que vous connoissez mal cette épouse adorée !

Les bijoux dont elle fait cas,

Ce sont mille vertus dont on la voit parée,

Et qui ne lui manqueront pas :

Son éclat naturel suffit à ses appas.

C'est pour plaire à moi seul qu'elle ornoit sa figure ;
 C'est pour ma vanité qu'elle avoit des bijoux ;
 Pour les besoins de son époux,
 Elle s'en priveroit sans peine & sans murmure.

S T U K É L I .

Non , de sentiment j'ai changé :
 Mon amitié fut sans réserve ;
 Que dans une prison plongé,
 Votre ami...

B É V E R L E I .

Le Ciel m'en préserve !
 Qu'un ami généreux , pour m'avoir assisté,
 Dans une prison soit jetté !
 Stukéli me croit donc sans honneur & sans ame.
 Dans le désespoir où je suis ,
 Accablé sous le poids du malheur & du blâme ,
 Je n'achèterois point le bonheur à ce prix.

S T U K É L I .

Avec trop de chaleur...

B É V E R L E I .

Ah ! sans être de glace ,
 En a-t-on moins en pareil cas ?
 Non.... Finissons de vains débats ;
 Je vois ce qu'il faut que je fasse ;
 Allez chez vous.

S T U K É L I .

Peut-être ai-je été trop pressant ?

B É V E R L E I .

Moi , trop ingrat.

S T U K É L I .

Chez lui votre ami vous attend.

A part.

J'imagine un moyen qui hâtera l'affaire.

Il sort.

BÉVERLEI, *s'approchant de sa maison.*

Entrons.

SCENE IV.

BÉVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE, *sortant.*

C'EST vous , enfin , mon frere ;
O mon Dieu ! comme vous voilà !
Qu'en voyant ce changement-là ,
Ma pauvre sœur aura de peine !

BÉVERLEI.

Que fait-elle ?

HENRIETTE.

Elle goûte un moment de repos.
Ses yeux se sont fermés , las d'une attente vaine.
Tandis que le sommeil a suspendu ses maux ,
Mon frere , trouvez bon que je vous redemande
Les effets qu'en vos mains

BÉVERLEI.

L'impatience est grande !

Quoi donc ! ma sœur , votre Leuson
A-t-il sur ce sujet formé quelque soupçon ?
A d'étranges discours on dit qu'il se hasarde :
Ose-t-il . . .

Sur ce point, mon frere, il n'ose rien.
 C'est moi, jusqu'à présent, qu'uniquement regarde
 Le soin de gouverner mon bien,
 Et mon dessein n'est plus qu'il reste sous la garde
 D'un homme qui si mal a conservé le sien.

B É V E R L E I.

Avez-vous quelque inquiétude ?

H E N R I E T T E.

Rendez-moi mes effets pour la faire cesser ;
 Ou bien, s'ils sont perdus, daignez me l'annoncer :
 Le coup pourra m'en être rude ;
 Mais j'ai tant souffert pour ma sœur,
 Pour son fils, que de la douleur
 Vous m'avez fait une habitude :
 Mon mal fera pour moi plus léger que le leur.
 Maudite passion !....

B É V E R L E I.

Epargnez-moi le reste.

H E N R I E T T E.

Sa maison fut un paradis ;
 Deux Anges l'habitoient, son épouse & son fils :
 La candeur ingénue & la beauté modeste,
 Lui prodiguoient leur doux souris,
 Et lassé d'être heureux, de ce séjour céleste,
 Il s'est précipité dans l'abîme funeste
 De la misère & du mépris.

B É V E R L E I.

Cruelle ! vous me percez l'ame !

H E N R I E T T E.

Si le mal sur vous seul tomboit, comme le blâme....

B É V E R L E I.

Un frere, de sa sœur, attendoit plus d'égard.

Choisissez

Choisissez des couleurs moins dures :
 Vos reproches viennent trop tard ;
 Sans pouvoir les guérir, vous ouvrez mes blessures.
 De vos effets, demain, nous parlerons, ma sœur :
 Souffrez qu'aujourd'hui je respire.

H E N R I E T T E.

Demain donc : jusques-là je forcerai mon cœur
 A garder sur lui plus d'empire.

Il faut du Ciel respecter le courroux,
 Et sans murmure adorer sa justice :
 Que ce soit, cependant, un frere qu'il choisisse
 Pour nous faire sentir ses coups ;
 Que ce soit un pere, un époux....

B É V E R L E I.

Eh ! ma sœur !

H E N R I E T T E.

C'en est fait : je garde le silence.

S C E N E V.

B É V E R L E I, HENRIETTE,
 Mad. B É V E R L E I, TOMI.

Madame B É V E R L E I, *sortant avec Tomi, &
 courant à son mari.*

S O Y E Z le bien venu : vous voilà, mon ami.

B É V E R L E I.

Chere épouse !... J'ai fait une bien longue absence ;
 Je crains qu'en m'attendant vous n'ayez peu dormi.

C

B É V E R L E I,

Madame B É V E R L E I.

Mon ami, laissons-là ma peine & mes allarmes :
 De mes bras je vous tiens lié,
 Je vous arrose de mes larmes,
 Je vous vois; tout est oublié.

B É V E R L E I, *à part.*

Tant de vertu, de tendresse & de charmes!
 Que je me sens humilié!
 Que de reproches à me faire!

*Pendant cet à parte, Madame Béverlei parle bas
 à son fils, & lui dit d'aller à son pere.*

T O M I.

Mon papa!

B É V E R L E I.

Venez dans mes bras.

(Il le baise.)

Venez-ça. Cher enfant! Plus sage que ton pere,
 De tous les maux qu'il cause à son épouse, hélas!
 Puisses-tu consoler ta malheureuse mere!

Madame B É V E R L E I.

Malheureuse! Elle ne l'est pas:

Vous m'aimez.

T O M I.

Mon papa!

B É V E R L E I.

Dites, mon fils.

T O M I.

Oh dame!

J'ai bien eu du chagrin.

B É V E R L E I.

Comment, petit ami?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 35

T O M I.

C'est que maman tantôt elle pleuroit.

Madame B É V E R L E I, *en mettant son doigt sur
sa bouche.*

Tomi :

Paix.

B É V E R L E I.

Laisse-le dire ma femme.

A son fils.

Ensuite ?

T O M I.

Dans ses bras j'ai couru tout d'abord ;
Et puis , en me baissant , elle pleuroit plus fort ;
Et moi je me suis mis à pleurer tout comme elle.

H E N R I E T T E.

Pauvre enfant !

B É V E R L E I.

Que je sens vivement tout mon tort !

Madame B É V E R L E I.

Pardonnez , votre absence à mon cœur est cruelle.



SCENE VI.

Les Acteurs précédens, LEUSON.

Madame B É V E R L E I, *à son mari.*

V O I C I , Monsieur Leuson, dont le zèle & les soins
Ne se peuvent trop reconnaître.

B É V E R L E I, *froidement.*

Je lui suis obligé.

L E U S O N.

Non.... Mais j'espère, au moins,
Que bien-tôt vous me pourrez l'être :
J'espère parvenir à démasquer le traître.....

B É V E R L E I, *vivement.*

Qui s'est perdu pour moi par excès d'amitié.

L E U S O N.

Dites que, pour vous perdre, il en prend l'apparence :
Quand vous saurez qu'il est le vil associé.....

B É V E R L E I.

N'allez pas plus avant : qui l'outrage, m'offense.

A sa femme.

J'aurois, ma chere amie, à vous entretenir.

H E N R I E T T E.

Eh bien ! nous vous laissons mon frere :
Venez, Monsieur Leuson.

LEUSON.

Un temps pourra venir,
Que vous remercierez l'ami qui vous éclaire,
Et qui vous servira.

Henriette rentre avec Leuson & Tomi.

SCENE VII.

Mad. BÉVERLEI, BÉVERLEI.

B É V E R L E I.

J'ai peine à retenir
La colere qui me possède,
Un ami qui périt pour venir à mon aide,
Oser l'appeller traître, & l'oser devant moi :

Madame B É V E R L E I.

Leuson vous aime & vous estime ;
A de faux bruits, sans doute, il donne trop de foi ;
Mais il faut excuser le zèle qui l'anime.

B É V E R L E I.

Attaquer mon ami, c'est s'attaquer à moi :
Si vous sçaviez combien je lui suis redevable ;
On connoit à l'épreuve un ami véritable ;
Et si Stukéli ne l'est pas,
Il faut à l'amitié ne croire de la vie.

Madame B É V E R L E I.

D'un voile si sacré masquer sa perfidie !
On n'a point le cœur assez bas :
Je pense comme vous.

Hélas! ma chere amie,
Que tout le monde, ici, n'a-t-il votre douceur!
De toutes les vertus vous êtes le modèle;

J'ai beau déchirer votre cœur,
Je le trouve toujours indulgent & fidèle....

Ah! j'ai détruit votre bonheur.

Madame B É V E R L E I.

Il ne l'est point: sortez d'erreur;
J'ai tout quand je vous vois, & durant votre absence,

Votre retour fait tous mes vœux:
Oubliez le passé comme un songe fâcheux,
Je me croirai dans l'abondance;

Il ne me manque rien que de vous voir heureux.

B É V E R L E I.

Amie, hélas! trop généreuse!...
Malgré moi du passé le cruel souvenir
Réfléchira son ombre affreuse
Sur les derniers momens de mon triste avenir;
Mais un autre chagrin en secret me dévore.

Madame B É V E R L E I.

Parle, & dans ce cœur qui t'adore,
Cher, époux épanche ton cœur.

B É V E R L E I.

Cet ami que dans son honneur,
Si lâchement on assassine....

Madame B É V E R L E I.

Eh bien?

B É V E R L E I.

J'ai causé sa ruine.
Tout le bien qu'avoit Stukéli,

Dans mon naufrage enseveli ;
Des créanciers pressans , dont la poursuite vive
Ne lui laissent pour perspective
Que l'infâme séjour d'une horrible prison ,
Tout cela dans mon cœur verse un mortel poison ;
Mon amitié pour lui ne peut rester oisive.

MADAME B É V E R L E I.

J'espere....

B É V E R L E I.

Il faut agir , & non pas espérer.

MADAME B É V E R L E I.

Le fond que sur Cadix nous avons à prétendre ;
Est très-considérable , & va bien-tôt rentrer.

B É V E R L E I.

Mon ami ne peut pas attendre :
Dans l'amertume de son cœur ,
Il m'a reproché son malheur.



S C E N E V I I I .

Mad. BÉVERLEI, BÉVERLEI,
UN INCONNU, *qui apporte une Lettre.*

B É V E R L E I , *à l'Inconnu.*

Q U E voulez-vous ?

L' I N C O N N U .

C'est une Lettre ,
Qu'entre vos mains, Monsieur, on m'a dit de remettre.
Il se retire.

B É V E R L E I , *ouvrant la lettre.*
Elle est de Stukéli.

Madame B É V E R L E I .

Que vous annonce-t-il ?

B É V E R L E I *lit.*

„ Venez me voir le plus promptement que vous
„ pourrez : c'est la seule marque d'amitié qu'ac-
„ tuellement je desire de vous : depuis que je vous
„ ai quitté, j'ai pris la résolution d'abandonner l'An-
„ gleterre : j'aime mieux me bannir de ma patrie
„ que de devoir ma liberté au moyen dont nous
„ avons parlé tantôt. Ainsi n'en dites rien à Ma-
„ dame Béverlei , & hâtez-vous de venir recevoir
„ les adieux de votre ami ruiné ,

S T U K É L I .

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 41

Et ruiné par moi.... Je suivrai son exil.

Madame B É V E R L E I.

Quoi ! ...

B É V E R L E I.

Sans le secourir souffrir qu'il se bannisse !

J'ai causé son malheur , je dois le partager....

O fureur de jouer ! Abominable vice !

Voilà tes fruits amers ! ... Il faut le soulager,

Ou le suivre... Il n'est point de parti si funeste....

Madame B É V E R L E I.

Je ne puis supporter l'état où je vous voi,

Il parle d'un moyen... Dissipez mon effroi,

En est-il quelqu'un qui nous reste ?

B É V E R L E I.

C'est à moi de souffrir, je suis seul criminel ;

Ce cœur n'est pas assez cruel

Pour vouloir en priver & mon fils & sa mere,

Votre beauté n'en a que faire ;

Mais c'est l'unique bien qui vous soit demeuré.

Madame B É V E R L E I.

Mes diamans ?

B É V E R L E I.

J'ai honte....

Madame B É V E R L E I.

Est-ce donc une affaire ?

Mon ami , sois bien assuré

Que la paix de ton cœur par-dessus tout m'est chere ;

Que jamais rien , par moi , n'y sera préféré.

B É V E R L E I.

Ta vertu me confond : tu m'en vois pénétré ;

Mais de quel poids affreux ta bonté me soulage !

Madame B É V E R L E I .

Mais vous ne jouerez plus : cela m'est bien promis.
C'est à quoi mon époux expressément s'engage.

B É V E R L E I .

Ah ! c'est pour t'adorer désormais que je vis.

Madame B É V E R L E I .

Venez : tout ce que j'ai va vous être remis.

B É V E R L E I .

De ton amour quel nouveau gage !

Mais pour le meilleur des amis ,

Pouvois-je faire moins ?

Madame B É V E R L E I .

Pouviez-vous davantage ?

Puisse-t-il en sentir le prix !

Et puisse votre cœur ne s'être pas mépris.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

STUKÉLI, *seul.*

J'A I tout au mieux joué mon rôle :
Voilà les diamans perdus ,
Et cent pièces sur sa parole ,
Tandis que notre ami confus ,
Chez Vilson , en vain se désole ,
Allons près de sa femme employer tout mon art :
J'ai tantôt mis le trouble en son ame incertaine ,
Frappons un coup plus fort : il faut que tôt ou tard
Le dépit... le besoin.... mon bonheur me l'amene.

SCENE II.

STUKÉLI, Mad. BÉVERLEI.

Madame BÉVERLEI, sortant de chez elle.

AH ! Monsieur, vous voilà ? mon mari vous a vu ?
Vous nous restez ?

J'aurois voulu

Qu'il n'eût pas exigé, Madame, un sacrifice...

J'ai, pour l'en détourner, fait tout ce que j'ai pu.

Madame B É V E R L E I.

Oui, Monsieur, je vous rends justice :

A fuir votre pays vous étiez résolu :

Je le fais.

S T U K É L I.

Quelquefois, en blâmant son caprice,

D'un ami, malgré soi, on se rend le complice.

Madame B É V E R L E I.

Vous étiez dans la peine, il vous a secouru ;

Et je ne vois rien là qu'à louer.

STUKÉLI, *à part, assez haut pour être entendu.*

Pauvre femme !

Que je la plains !

Madame B É V E R L E I.

Monsieur, que dites-vous ?

S T U K É L I.

Madame...

Madame B É V E R L E I.

Quelque chose en secret paroît vous agiter.

S T U K É L I.

Il est vrai.

Madame B É V E R L E I.

Mon époux...

STUKÉLI, *à part, de façon à être entendu*

Je n'y puis résister.

Madame B É V E R L E I.

Monsieur, quel est donc ce mystère ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 45

STUKÉLI, *à part, de même.*

Son fort me fait compassion.

Madame BÉVERLEI.

Quel fort !

STUKÉLI.

A votre époux vous ne pouvez rien taire,
Et la moindre indiscretion,
Sûrement entre nous causeroit une affaire.

Madame BÉVERLEI.

Ma prudence, en ce cas, est votre caution...

Quoi ! vous balancez ?

STUKÉLI.

Oui... contentez-vous d'ap-
prendre,

Que, si vos diamans de vos mains sont fortis,
A quelqu'autre que moi vous devez vous en prendre;
Qu'ils ne m'ont point été remis.

Madame BÉVERLEI.

O Ciel ! à ma surprise il n'en est point d'égale.

Eh ! pour qui ?

STUKÉLI.

Je ne fais... il se répand des bruits...
Nous sommes dans un siècle.... on a vu des maris...

Madame BÉVERLEI.

Eh bien ? Monsieur.

STUKÉLI.

Souvent une indigne rivale....

Madame BÉVERLEI.

Achevez donc.

STUKÉLI.

Qu'il soit épris

46 B É V E R L E I ,

D'un de ces vils objets de luxe & de scandale ,
A qui nous prodiguons l'argent & le mépris ,
La chose paroît impossible ,
Alors qu'on vous connoît.

Madame B É V E R L E I .

Vous le croyez pourtant ;
Je le vois.

S T U K É L I .

Vous avez une ame si sensible !
Je sens trop , en vous éclairant ,
De quel horrible coup elle seroit frappée.

Madame B É V E R L E I .

Ce coup , il est porté ; vous déchirez mon cœur.
Béverlei , tu m'aurois trompée !
J'ai pu supporter tout , hors cet affreux malheur.
Riche de ton amour , au sein de la misère ,
Tu tenois lieu de tout à ce cœur éperdu

Un autre objet a su lui plaire !
Ah ! de ce seul instant , hélas ! j'ai tout perdu.

S T U K É L I .

Mon projet réussit.

Madame B É V E R L E I .

Trop certain que je l'aime ,
Il en prend droit de m'outrager !
L'ingrat de mes bontés s'arme contre moi-même !
Il fait trop que de lui je ne puis me venger
Non , je ne puis penser qu'à ce point il m'offense
Un faux rapport vous a déçu.

S T U K É L I .

L'amitié m'imposoit silence :
Il faut parler : je fers la beauté , la vertu . . .
De son secret lui-même il m'a fait confidence.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 47

Madame BE'VERLEI, *le regardant fixement.*
Ainsi de votre ami trompant la confiance ,
Près de sa femme, ici, vous venez l'accuser.

S T U K É L I.

Madame....

Madame B É V E R L E I.

C'est assez : tu ne peux m'abuser.
Je vois trop que Leuson t'avoit bien su connaître.
Oui, puisque Béverlei voulut t'ouvrir son cœur ;
Qu'il te crut son ami , que tu prétendis l'être ,
S'il n'est d'un imposteur, ton rapport est d'un traître :
Choisis d'être perfide ou calomniateur
Je te crois tous les deux.... va, de ta bouche impure,
Ne viens plus en ces lieux distiler le poison :
Mais tremble de ton imposture
Béverlei me fera raison.

S T U K É L I.

L'effet peut suivre la menace ;
Madame ; en des combats vous pouvez l'engager :
Ce n'est pas pour moi seul que fera le danger.

Madame B É V E R L E I.

Lâche tu n'oserois le regarder en face
..... Mais ton sang souilleroit ses mains ;
Je lui cacherai ton audace :
Toi, dérobe à mes yeux le plus vil des humains.

S T U K É L I, *à part, en se retirant.*

Cette fierté peut se confondre.
Et c'est en me vengeant que je dois lui répondre.



S C E N E I I I.

Madame B É V E R L E I, *seule.*

D E ses artifices trompeurs
 Je reconnois le piège, & pourtant je soupire:
 Avec peine mon sein respire,
 Et mes yeux se couvrent de pleurs.
 Béverlei ! Béverlei !

S C E N E I V.

Mad. B É V E R L E I, H E N R I E T T E.

H E N R I E T T E.

J E vous vois toute en larmes.
 Toujours de nouvelles douleurs,
 Toujours de nouvelles allarmes !
 Je vous l'ai déjà dit, ma sœur,
 Vous gâtez votre époux à force de douceur...
 Vous ne m'écoutez pas.

Madame B É V E R L E I.

Ma sœur, je le confesse,
 Je suis toute troublée.

H E N R I E T T E.

Eh ! quel trouble vous presse ?
 Il aura joué ! deviez-vous,

Ma

Ma sœur, lui donner vos bijoux ?
Si facilement, je vous prie,
Les lui falloit-il accorder ?

Avant de les avoir, il auroit eu ma vie.

Madame B É V E R L E I.

Il n'avoit qu'à la demander,
Il auroit eu la mienne.

H E N R I E T T E.

O Ciel ! quelle foiblesse !
Mérite-t-il cette tendresse ?

Madame B É V E R L E I.

Si long-tems il fit mon bonheur,
Si long-tems tous les deux nous ne fîmes qu'une ame !...
Que fut-il ? ... un ingrat ? ... Il ne l'est pas, ma sœur.
Je sacrifiois tout pour lui prouver ma flamme.
C'est un plaisir pour moi que ne vaut aucun bien :
Adieu.... quelques instans, je veux être à moi-même,
Et je vois que Leuson cherche votre entretien ;
Il vous apprendra comme on aime.



SCENE V.
HENRIETTE, LEUSON.

HENRIETTE.

NE laissons point seule ma sœur ;
Venez.

LEUSON.

Daignez, belle Henriette,
D'un entretien, d'abord, m'accorder la faveur.

HENRIETTE.

Votre air sérieux m'inquiète ;
De quoi s'agit-il donc ?

LEUSON.

D'un fait,
Que de sçavoir il vous importe.

HENRIETTE.

Hâtez-vous donc....

LEUSON.

C'est un secret,
Que, pour une raison très-forte,
Je ne puis révéler qu'à des conditions.

HENRIETTE.

Eh bien! expliquez-les, voyons.

LEUSON.

La première, c'est de m'apprendre,
Si votre cœur, pour moi changé,
Ne desireroit pas de se voir dégagé,
Et si par vos délais je ne dois pas comprendre.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 51

HENRIETTE.

Prenez garde, Monsieur Leuson:
Qui de mon changement peut former le soupçon,
A ce changement doit s'attendre ;
Et quand vous doutez de ma foi...

LEUSON.

Non... je ne doute que de moi:
On connoit mal, d'abord, l'humeur, le caractère ;
Tout prend dans un amant les couleurs de l'amour:
Ses défauts sont cachés sous le desir de plaire.
Je crains que par le temps les miens produits au jour...

HENRIETTE, *vivement.*

Monsieur, répondez, je vous prie ;
Répondez en homme d'honneur ;
Dites si, dans le fond du cœur,
Vous ne desirez pas que le mien se délie ?

LEUSON.

Ah ! le Ciel m'est témoin qu'il y va de ma vie:
Au bonheur d'être à vous mes jours sont attachés.

HENRIETTE.

Sachez donc de mon cœur les sentiments cachés ;
Il n'est plus le même.

LEUSON.

Ah ! cruelle,

HENRIETTE.

Écoutez jusqu'au bout.

LEUSON.

Parlez, Mademoiselle.

HENRIETTE.

En vous connoissant mieux, Leuson,

D ij

Ce qui fut un penchant est devenu raison ;
 Et sur moi l'un & l'autre ont pris tant de puissance ;
 Que , fussiez-vous dans l'indigence ,
 Avec vous je préférerais
 La plus simple cabane au plus riche palais.

LEUSON.

Adorable Henriette ! Eh bien ! donc je demande ,
 (C'est mon autre condition ,)
 Que d'une si chère union
 Le jour fixé par vous....

HENRIETTE.

Ah ! souffrez que j'attende...

LEUSON.

Je n'attens plus, non : il faut que demain
 De tous vos délais soit le terme :
 J'en veux votre parole, Henriette, ou mon sein
 Garde le secret qu'il renferme.

HENRIETTE.

Vous êtes trop pressant.

LEUSON.

Vous balancez en vain ;
 Et, si je vous suis cher, toute excuse est frivole.

HENRIETTE.

Il faut céder.

LEUSON.

Votre parole ?

HENRIETTE.

Elle est à vous. Votre secret ?

LEUSON.

Toute votre fortune.....

HENRIETTE.

Eh bien ?

LEUSON.

Elle est perdue,

HENRIETTE.

O Ciel ! je reste confondue.

Perdue ! & Leuson qui le sçait...

Vous avez surpris ma promesse.

De votre procédé j'admire la noblesse ;

Mais...

LEUSON.

J'ai votre parole... Eh quoi !

Voilà que vous rêvez, Henriette, & je voi

Des pleurs, au même instant, mouiller votre paupière.

HENRIETTE.

Il faut vous dévoiler mon ame toute entiere.

Quelque beau procédé que vous me fassiez voir,

(Peut-être pourra-t-on m'accuser d'être fiere :)

Mais je crains de vous trop devoir ;

Oui, Leuson, si j'ai tort, ce tort est excusable,

Notre fortune étoit semblable,

Et l'hymen, nous liant de ses nœuds les plus doux,

Laissoit tout égal entre nous :

Mais pour dot, aujourd'hui, vous porter l'indigence,

N'est-ce pas jusqu'au tombeau,

Envers vous d'une dette immense,

M'imposer le rude fardeau ?

N'est-ce pas ?...

LEUSON.

Quelle erreur ! Eh quoi ! belle Henriette,

Entre deux cœurs qui ne font qu'un ;
Peut-il subsister quelque dette ?

Est-il quelque fardeau qui ne soit pas commun ?

Craint-on d'être obligé par un autre soi-même ?

Tout est acquitté, quand on s'aime.

H E N R I E T T E.

Que tout le soit donc entre nous.

L'orgueil voudroit en vain se soulever encore ;

Henriette consent à tenir tout de vous.

Voici ma main, Leuson.

L E U S O N.

Qu'en un moment si doux,
Je baise mille fois cette main que j'adore.

H E N R I E T T E.

Mais de mon bien perdu quel est votre garant ?

L E U S O N.

Un homme qui me doit quelque reconnoissance,

Bates, de Stukéli le principal agent :

Il m'en a fait la confidence,

Et sans doute, en le ménageant,

Je parviendrai bientôt à mettre en évidence

La manœuvre du scélérat,

Dont Béverlei fait tant d'état.

H E N R I E T T E.

Plût au Ciel !

L E U S O N.

Je vous laisse : adieu, belle Henriette ;

Tenez à Béverlei notre affaire secrète.

Prévenu trop long-temps en faveur d'un pervers,

J'espère que demain ses yeux seront ouverts.

SCENE VI.

HENRIETTE, *seule.*

DE sentimens quelle délicatesse,
 Et quel généreux procédé !
 Qu'il mérite bien ma tendresse !
 Mais mon frere ! à quel point le jeu l'a dégradé !
 Ah ! pour toi, chere sœur, quelle douleur cruelle,
 Quand cette fatale nouvelle
 Viendra frapper encor ton cœur déjà brisé !
 Ce coup accableroit son courage épuisé....
 Il faut la lui cacher & me résoudre à feindre.
 Mais voici Béverlei... tâchons de nous contraindre :
 Que cet effort coûte à mon cœur !



SCENE VII.

BÉVERLEI, HENRIETTE.

B É V E R L E I, *d'un air épanoui.*

AH ! vous voilà , ma chere sœur.
 De moi depuis long-temps vous avez à vous plaindre :
 Le vil amour du jeu me sçut trop égarer ;
 J'oubliai , vous, mon fils , & ma femme & moi-même ;
 Mais , malgré tous ses torts , votre frere vous aime ;
 Il vous aimera toujours , & veut tout réparer.

H E N R I E T T E.

Qu'annonce ce transport ? Un retour de fortune ?
 Cette vicissitude aux joueurs est commune ;
 Mais

B É V E R L E I.

Je ne le suis plus ... non , j'abhorre le jeu ;
 De le fuir à jamais devant vous je fais vœu.

H E N R I E T T E.

Pour la millieme fois

B É V E R L E I.

Où votre sœur est-elle ?
 Je lui viens annoncer une grande nouvelle.

H E N R I E T T E.

Vous la voyez.

SCENE VIII.

Mad. BÉVERLEI, BÉVERLEI,
HENRIETTE.

BÉVERLEI.

MA femme, embrassez votre époux,
Et sçachez le bonheur que le Ciel nous envoie.

Madame BÉVERLEI.

Il sçait les vœux que je lui fais pour vous;
Mais quel est donc ce grand sujet de joie?

BÉVERLEI.

Nos fonds sont arrivés : le bon Monsieur Johnson,
Homme d'honneur & Banquier de renom,

Vient de m'en faire la remise :

J'ai dans ce porte-feuille , en billets différens,
Une somme qui monte à trois cens mille francs ;

Le Ciel a béni l'entreprise,
Et nous avons au moins décuplé notre mise.

Madame BÉVERLEI.

Mon cœur en est charmé, moins pour moi que pour
vous :

J'espère désormais que votre ame guérie,
Jouissant d'un destin plus doux,

Abjurera du jeu la triste frénésie ;

Que vous me rendrez mon époux.

BÉVERLEI.

Oui, j'abjure à vos piés cette fureur honteuse,

Qui de mon fils, qui de ma sœur,

Qui d'une épouse vertueuse
 A fait trop long-tems le malheur :
 Autant qu'à vous , ma femme , elle m'est odieuse ,
 Et je prens le Ciel à témoin ,
 Que je ne veux avoir désormais d'autre soin
 Que d'élever mon fils & de vous rendre heureuse ,

Madame B É V E R L E I .

C'est de votre bonheur que dépend tout le mien.

B É V E R L E I .

Sçavez-vous mon projet ? Cet antique héritage ,
 Par mes peres transmis jusqu'à moi d'âge en âge ,

Que j'ai vendu presque pour rien ,
 Je prétens y rentrer : là je veux vivre en sage ;
 Aux fureurs du sort échappé ,

Las d'en éprouver les secousses ,
 Dans le sein des passions douces ,
 Mon cœur reposera de vous seule occupé.

Madame B É V E R L E I .

Ah ! mon ami !

H E N R I E T T E .

Fort bien : du mal qui vous possède ,
 Mon frere , ainsi que de l'amour ,
 La fuite est l'unique remède.

B É V E R L E I .

Oh ! j'en suis guéri sans retour :
 Tant que mon ame en fut atteinte ,
 De convulsions agité ,

Entre l'espérance & la crainte ,
 Je traînai de mes jours le tissu détesté ,
 J'ai cent fois été près d'attenter à ma vie.

Madame B É V E R L E I .

Vous me faites frémir.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 59

B É V E R L E I.

Le Ciel, ma chere amie,
Pour prix de vos vertus vient d'exaucer vos vœux.
Permettez, cependant, qu'un moment je vous quitte;
D'une dette pressante il faut que je m'acquitte;
Le retard feroit dangereux:
Ma personne en répond, mais bientôt....

Madame B É V E R L E I.

Avec peine

Je vous laisse aller.

B É V E R L E I.

A l'instant

Je reviens.

Madame B É V E R L E I.

Mon ami, sur un point important,
Il faut que je vous entretienne,
Et vous ne pouvez trop presser votre retour.

B É V E R L E I.

Je n'ai pas moins que vous d'impatience.

Madame B É V E R L E I.

Allez donc : pendant votre absence
Nous préparerons tout pour fêter ce grand jour.

Elles rentrent.



S C E N E I X.

B É V E R L E I , S T U K É L I .

*Béverlei fait un pas en avant & rencontre
Stukéli.*

B É V E R L E I .

TE voilà, Stukéli! sçais-tu que la fortune...

S T U K É L I .

Oui, Johnson m'a tout dit; je vous fais compliment.

B É V E R L E I .

Ton amitié pour moi se montra peu commune,
 Tu verras si la mienne aujourd'hui se dément :
 Mais je cours m'affranchir d'une dette importune,
 Et satisfaire Jame, ainsi que Mackinson.

S T U K É L I .

Fort bien : ils sont tous deux à présent chez Vilson,

La partie est considérable,

Des flots d'or roulent sur la table,

Avec quelque bonheur on feroit un beau gain;

Mais je les ai laissés tous deux en mauvais train,

Jouant d'un malheur effroyable :

Tu viendras à propos leur prêter du secours,

B É V E R L E I .

Dans cette maison infernale,

Je voudrois, s'il se peut, ne rentrer de mes jours;

Elle me fut toujours fatale.

S T U K É L I .

Je t'approuve très-fort de ne point aller là :

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 61

On n'y joua jamais une partie égale.
C'est sur un tapis verd le Pérou qui s'étale ;
Tu ferois tenté.

B É V E R L E I.

Point.

S T U K É L I.

Je doute de cela ;
La fortune , il est vrai , n'est pas toujours cruelle ,
Tu parois en grace avec elle ;
Avec discrétion on pourroit la tâter. . . .
Ce n'est point mon avis.

B É V E R L E I.

Oh ! fois en assurance.
. . . . Cependant on peut m'arrêter ,
Tu fais que Mackinson a contre moi sentence.

S T U K É L I.

Je l'avoue , & quelqu'un m'a dit en confidence
Qu'il vouloit dès ce soir la faire exécuter.

B É V E R L E I.

Eh bien ! cette raison décide ;
Mais n'appréhende rien : je te réponds de moi.

S T U K É L I.

Tu n'iras pas , si tu m'en croi :
Leuson viendrait encor me traiter de perfide ,
Il ne parle pas mieux de toi.

En appuyant.

Il dit par-tout avec menace ,
Que du bien de ta sœur tu lui feras raison.

B É V E R L E I.

Laiçons-là ce Monsieur Leuson ,
On peut rabattre son audace . . .

Allons m'acquitter chez Vilson....

Mais pour plus de précaution,
Tiens, garde ces billets.

S T U K É L I.

Qui ? moi ! que je les prenne :

Tu connois le foible que j'ai ;
Je te crois aujourd'hui dans une heureuse veine ,
Tu voudras les r'avoir, & moi je céderai.
N'y va pas, Béverlei, permets que je t'arrête.

B É V E R L E I.

Me crois-tu donc si foible, & que sur un tapis
Un peu d'or me tourne la tête ;
Que mes yeux en soient éblouis ?

S T U K É L I.

Un peu d'or ! des monceaux.

B É V E R L E I.

Beaucoup ou peu, qu'importe ?

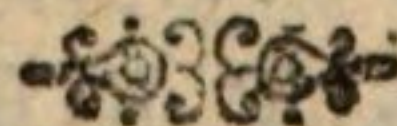
S T U K É L I.

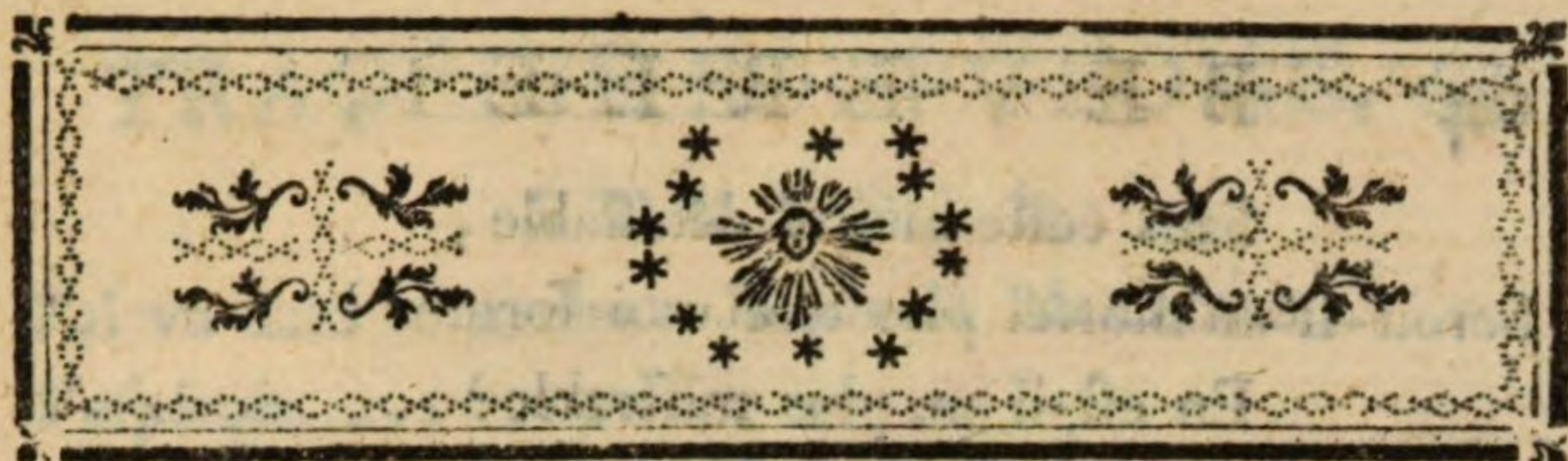
On pourroit regagner tout ce que tu perdis :
Mais... ne nous y fions que de la bonne sorte.

B É V E R L E I.

Non, je ne jourai plus, c'est un parti bien pris ;
Mais, puisqu'enfin tu crois cette épreuve si forte,
N'entrons pas, demandons Mackinson à la porte.

Fin du troisième Acte





A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

Il fait nuit.

BÉVERLEI, STUKÉLI.

STUKÉLI.

QUE parlez-vous, ô Ciel ! de fer & de poison ?

BÉVERLEI.

Mon sort est-il assez funeste ?

J'ai tout perdu : rien ne me reste,

Que l'affreux désespoir qui trouble ma raison ;

Ma fureur va jusqu'au délire.

STUKÉLI.

Falloit-il entrer chez Vilson ?

Si mes conseils sur vous avoient eu quelque empire,

Votre ami....

BÉVERLEI.

Mon ami ! Barbare, à toi ce nom ?

Tu n'es qu'une horrible furie,

Qui de son souffle impur empoisonna ma vie,

Un monstre par l'enfer contre moi déchainé ;

Sans cette amitié détestable ,
Seroit-il un mortel plus que moi fortuné ?

En est-il un plus misérable ?

Heureux pere , heureux frere , & moins époux qu'amant ,
Manquoit-il à mes vœux quelque bien desirable ?

Mais d'un fatal égarement

Réveillant dans mon cœur la semence endormie ,

Tu lui fournis de l'aliment ,

Et fis d'une étincelle un affreux incendie.

Tout a péri , mes biens , mon honneur & ma vie :

Voilà ce qu'a produit ta funeste amitié.

S T U K É L I.

J'excuse le malheur : votre injustice extrême ,

Excite mon courroux bien moins que ma pitié :

Mais avez-vous donc oublié ,

Que sûr , disiez-vous , de vous-même ,

Près d'entrer chez Vifon , je vous ai supplié...

B É V E R L E I.

Tu brûlois de m'y voir... oui , j'ai vu l'artifice ,

Et qu'en montrant le précipice ,

Tu sçavois inspirer la fureur d'y courir :

Mais mon cœur étoit ton complice ,

Et cherchoit lui même à périr...

Mais , répons-moi , pourquoi me rendre

Les effets qu'en dépôt j'avois mis dans tes mains ?

S T U K É L I.

Vous savez que pour m'en défendre ,

Tous mes efforts ont été vains :

Vous avez voulu les reprendre.

B É V E R L E I.

Ttaître , donne-t-on du poison

Au furieux qui le demande ?

STUKÉLI.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 65

STUKÉLI.

J'ai vu dans le malheur James & Mackinson ;
J'espérois.....

BÉVERLEI.

J'ai contre eux un violent soupçon
De scélérats c'est une bande,
Dont la caverne est chez Vilson.
Ma perte n'est pas naturelle.

STUKÉLI.

On les dit cependant d'un honneur éprouvé,
Et par moi l'un & l'autre, en jouant observé,
M'a paru loyal & fidèle.

BÉVERLEI.

Mais, toi-même, l'es-tu ?

STUKÉLI.

Béverlei !

BÉVERLEI.

Je ne sçais....
Il me prend contre toi des mouvemens de rage....

STUKÉLI.

Me croyez-vous donc lâche assez....
Supportez le malheur avec plus de courage.

BÉVERLEI.

Du courage ! la mort... Mais, ma femme ! mon fils !
Il le saisit au collet

Traître, tu m'as plongé dans l'abîme où je suis :
Il faut m'en tirer, ou sur l'heure....

Je ne me connois plus... Pardonne... Tu me fuis ?

STUKÉLI.

Je quitte un ingrat.

E

Ah ! demeure.

S T U K É L I.

Pour me voir accabler de reproches sanglans !

B E' V E R L E I.

Ah ! dans mes transports violens ;

Puis-je sçavoir si je t'outrage ?

Sçais-je ce que je dis ? Suis-je maître de moi ?

Non.... Crains tout en effet.... dans un moment de rage,

Je puis te poignarder, & moi-même après toi.

Il lui fait signe de s'en aller avec un geste furieux.

S C E N E I I.

B É V E R L E I, *seul.*

O U portai-je mes pas ? Ciel ! dans quel antre
sombre,

D'un ame bourrelée ensevelir l'horreur ?

C'est en vain que la nuit me couvre de son ombre,

On n'échappe point à son cœur.

Nuit, tu ne peux cacher un coupable à lui-même.

.... O désespoir ! ô honte extrême !

Quoi ! de mon repentir ce jour même est témoin !

Celle qui, lâchement à ma rage immolée,

Apprit, sans murmurer, à souffrir le besoin,

Ma femme est par moi consolée !

Son bonheur, désormais, doit faire tout mon soin ;

Loin de Londre & du jeu qu'à jamais je déteste,

Je lui peins le séjour céleste....

L'enfer, hélas ! n'étoit pas loin.
C'en est fait, à ses yeux je ne veux plus paroître,
Ma mort... Mais quelqu'un vient, je crois le re-
connoître.

Oui, c'est lui-même, c'est Leuson :
On dit que ses propos respirent la menace,
Que du bien de ma sœur il veut avoir raison :
Je prétens que lui-même ici me satisfasse.

SCENE III.

BÉVERLEI, LEUSON.

LEUSON.

QUELQU'UN a prononcé mon nom !
Béverlei !... la rencontre est heureuse :
J'ai travaillé pour vous.

BÉVERLEI.

Sans en être prié !
C'est avoir l'ame généreuse.
Qui vous chargeoit, Monsieur, de ce soin ?

LEUSON.

L'amitié.

J'espère en tout son jour faire bien-tôt paroître
Le mortel le plus noir, & l'ami le plus traître...
Ce que j'ai découvert doit le faire trembler.

BÉVERLEI.

J'en connois un déjà qui doit trembler lui-même.

LEUSON.

De qui prétendez-vous parler ?
Quel est-il ?

B É V E R L E I .

Moi présent , il proteste qu'il m'aime ,
Et loin de moi sa bouche ose me diffamer.

L E U S O N .

Cette énigme. . . .

B É V E R L E I :

Je vais clairement m'exprimer :
J'ai , si l'on vous en croit , perdu , par ma folie ,
Tout le bien que ma sœur vous devoit apporter :
Voilà dans tous les lieux ce que Leuson publie.
Qu'il ose en ma présence ici le répéter.

L E U S O N .

Béverlei , la hauteur & le ton de menace
Ont causé bien des maux qu'on eût pu prévenir ;
Et peut-être un autre à ma place. . . .
Mais je saurai me contenir.
Je ne dis jamais rien qu'en face
Je ne sois prêt à soutenir.
Des discours qu'on me fait tenir ,
Nommez le délateur , & de sa vile audace
Cette main fera le punir.

B É V E R L E I .

Je fais ce qu'il faut que je pense ,
Et ce n'est-là qu'un vain recours
Pour échapper à ma vengeance.

L E U S O N .

O Ciel ! quel étrange discours !

Béverlei me tient ce langage !

Mais nous nous sommes vus dans le champ de
l'honneur :

Il fait bien qu'aisément on ne me fait pas peur.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 69

B É V E R L E I.

Je ne sçais rien que mon outrage,
Et sans discourir davantage,
Défendez vos jours.

(*Il tire son épée.*)

L E U S O N, *froidement.*

Frappe, Ingrat;

Suis la fureur qui te domine.

Ta folle confiance en un vil scélérat,
De tout ce qui t'est cher a causé la ruine:
Il te reste un ami.... que ta main l'assassine.

B É V E R L E I.

J'ai ruiné mon fils, & ma femme, & ma sœur;
De malédictions qu'elles chargent ma tête,
Je les accomplirai: ma main est toute prête.
Mais toi, quel droit as-tu de noircir mon honneur?
Tu te dis mon ami, barbare; si c'est l'être,
Ah! sois-le donc encore en me perçant le cœur;
Tu me vois, à ce trait, prêt à te reconnaître.

L E U S O N.

Remets ce fer: je vois qu'un traître
A contre ton ami sourdement manœuvré:
Je crois même entrevoir le but qu'il se propose.

B É V E R L E I.

Eh! par quelle raison juger qu'il m'en impose?

L E U S O N.

Il sçait que je l'ai pénétré:
En t'armant contre moi, le lâche fourbe espere
De l'un des deux, au moins, par l'autre se défaire;

Mais son espoir sera trahi:

Tu ne verseras point le sang de ton ami,
Ma main du sang du mien ne fera point trempée;

E iij

Remets, te dis-je, cette épée:
 Adieu, rentre chez toi : demain, moins prévenu,
 Béverlei rougira de m'avoir mal connu.

S C E N E I V.

B É V E R L E I, *seul.*

C E sang froid de Leufon n'est pas celui d'un lâche ?
 Dans l'occasion je l'ai vu,
 Sa valeur fut toujours sans tache.
 Stukéli m'auroit-il déçu ?
 Que m'importe , après tout ? Tiens-je encor à la vie ?
 Dans le fond de mon cœur je sens mille bourreaux.
 D'un coup terminons tous mes maux ;
 Il faut qu'avec ce fer elle me soit ravie

S C E N E V.

B É V E R L E I, J A R V I S.

*Jarvis , pendant le monologue , est entré
 sur la Scene , & s'est approché de
 Béverlei , que dans l'obscurité il cher-
 che à reconnoître.*

B É V E R L E I, *appercevant quelqu'un près de lui.*

Q U I s'avance vers moi ? Parle ? Est-ce un assassin ?
 Si tu l'es , viens , suis-moi : ma main ,

Plus que la tienne encor , est de sang altérée ;
Et plus que toi , je porte dans mon sein
Une rage désespérée.

J A R V I S.

Mon cher maître , daignez

B É V E R L E I.

Ah ! bon-homme , c'est toi !
Que fais-tu si tard dans la rue ?
Tu devrois être au lit.

J A R V I S.

Monfieur , pardonnez-moi ;
Vous-même... (*Il voit l'épée nue.*) Ciel !

B É V E R L E I.

Quoi donc ?

J A R V I S.

Votre épée... elle est nue..
Auriez-vous?... Ah ! Monfieur , vous me glacez d'effroi.

B É V E R L E I, *sans écouter.*

Oui , de quelque côté que je tourne la vue ,
La misère , l'opprobre est par-tout sur mes pas.
Ce n'est que par un prompt trépas...

J A R V I S.

Monfieur.... De fa douleur l'ame toute occupée ,
Il se parle à lui-même , & ne m'écoute pas !

O mon maître !

B É V E R L E I.

Qui parle ?

J A R V I S.

Hélas !

E iv

C'est le pauvre Jarvis... donnez-moi cette épée ;
 Monsieur, au nom de Dieu, donnez-la-moi : je crains...

B É V E R L E I,

Oui , prens-la , prens ce fer, ôte-le de mes mains.
 Peut-être, en ce moment, c'est le Ciel qui t'envoie,

J A R V I S.

Ah ! Monsieur, quelle est donc ma joie !
 Et que Jarvis se tient heureux !....

B É V E R L E I.

Puisses-tu toujours l'être, ô vieillard vertueux !
 Mais ne reste pas davantage :
 De mes malheurs , Jarvis , crains la contagion,
 La ruine , l'horreur, la malédiction,
 De tout ce qui m'approche est le cruel partage ;
 Rentre, bon vieillard, couche-toi ;
 Va trouver le repos... qui n'est plus fait pour moi,

J A R V I S.

Permettez que chez vous , Monsieur, je vous ramène.

B É V E R L E I.

Non... jamais.

J A R V I S.

Songez-vous quelle cruelle peine,
 Madame... Pardonnez ; vous voulez donc sa mort ?

B É V E R L E I.

Pour elle , & pour mon fils , de tous les maux le pire,
 C'est peut-être de vivre.... oui, dans leur triste sort,
 Ils passeront, hélas ! leurs jours à me maudire.
 Laisse-moi... de la nuit je chéris la noirceur,

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 73

Je voudrois en pouvoir redoubler les ténébres ;
Dans le fond de mon ame une plus grande horreur...

Il a l'air d'écouter.

N'entens-je pas des cris funébres ?

J A R V I S.

Tout garde le silence.

B É V E R L E I.

O remords ! O fureur !

Va-t-en. Couché sur cette pierre,

Je passerai la nuit à dévorer mon cœur.

Eh ! puissé-je jamais ne revoir la lumière !

Il s'étend sur des pierres.

J A R V I S, à ses pieds.

Ah ! mon cher maître , à vos genoux ,

Votre vieux serviteur , en larmes , vous conjure...

Au nom de Dieu , relevez-vous ;

Vous n'avez point une ame dure ;

Madame est dans les pleurs....



S C E N E V I.

Mad. BÉVERLEI, *sortant de chez elle avec une lanterne*; BÉVERLEI *sur les pierres*; & J A R V I S à genoux, *faisant une scene muette.*

Madame B É V E R L E I.

J A R V I S ne revient pas:

Je ne puis soutenir une plus longue attente:
Un trouble affreux m'agite... O Ciel! conduis mes
pas,

Guide ma démarche tremblante.

Elle s'avance du côté où sont Béverley & Jarvis.

B É V E R L E I, à Jarvis.

Tu m'importunes, bon vieillard.

J A R V I S.

Votre pere, Monsieur, me montrait plus d'égard,

Et vous-même dans votre enfance...

Mais je vois que vers nous une clarté s'avance:

Prenez garde... quelqu'un.

Madame B É V E R L E I, *qui s'est approchée.*

J'entens sa voix, je croi;

Oui, c'est lui.... c'est Jarvis.... Que mon ame est
émue!

Je frémis.... approchons.... Ciel! qu'est-ce que je
voi?

J A R V I S.

C'est Madame !

B É V E R L E I.

Ma femme ! O terre, engloutis-moi !

Madame B É V E R L E I, à son mari.

Mon ami ,... je me meurs ... ce spectacle me tue....

Cruel, vous détournez la vue ;

Vous fuyez mes regards... mon cœur se sent glacer ;

Parlez-moi.... vous voyez qu'à peine je respire :

Ah ! par pitié, faites cesser

Tout le trouble & l'effroi que ce moment m'inspire.

B É V E R L E I.

Je vais plutôt les redoubler :

Frémissez... je n'ai rien que d'affreux à vous dire.

De malédictions vous m'allez accabler.

Madame B É V E R L E I.

Ah ! mon cœur en est incapable ;

Il n'apprendra jamais qu'à bénir mon époux.

B É V E R L E I.

Cet époux est un misérable ,

Qui ne doit être vu par vous

Que comme un monstre détestable.

Ce jour a fixé notre sort ;

La misère & les pleurs , voilà votre partage :

C'est celui de mon fils.... & le mien, c'est la mort.

Madame B É V E R L E I.

Quoi donc !

B É V E R L E I.

Tout est perdu : le désespoir, la rage,

Voilà tout ce qui m'est resté.

Maudissez votre époux, il l'a bien bien mérité.

Madame B É V E R L E I.

Exauce mes vœux & mes larmes,
Ciel ; d'un œil de bonté regarde sa douleur :

De son front obscurci dissipe les allarmes,

Ramene la paix dans son cœur.

Si l'infortune & la misère

Doivent tomber sur l'un des deux ;

Epuise sur moi ta colere,

Et que Béverlei soit heureux.

B É V E R L E I.

Et c'est ainsi que me maudit ta bouche !

O ! d'un indigne époux vertueuse moitié,

Combien tant de bonté me confond & me touche !

Madame B É V E R L E I.

Laisse donc la tendre pitié

Adoucir dans ton cœur le désespoir farouche.

Eh ! pourquoi succomber au poids de tes douleurs ?

Tout n'a point, mon ami, péri dans ton naufrage ;

Mon partage n'est point la misère & les pleurs.

B É V E R L E I.

Que nous reste-t-il ?

Madame B É V E R L E I.

Le courage,

Et le travail.... Tu fais que toujours quelque ouvrage

Dans ton absence occupoit mes momens :

Je trompois la longueur du tems :

Ah ! crois-moi, c'est du sein de l'indigence même

Que naîtra mon plus doux plaisir :

Je n'ai fait jusqu'ici qu'amuser mon loisir ;

Je ferai vivre ce que j'aime.

B É V E R L E I.

Ta vertu peut tout adoucir ,
Mon désespoir cède à ses charmes.

Je me jette en ton sein que je baigne de larmes...
O chere & tendre épouse , & tu ne me hais pas !

Madame B É V E R L E I.

Je t'aime , & je te plains..... Hélas !

SCENE VII.

Les Acteurs précéd. UN SERGENT,
suivi d'un Record.

LE SERGENT, à Béverlei.

JE vous arrête, il faut me suivre.

B É V E R L E I.

O fortune ! voilà le dernier de tes coups.
On ne m'y verra pas survivre.

Madame B É V E R L E I.

Monsieur, je tombe à vos genoux.

LE SERGENT.

C'est de l'argent qu'il faut.

J A R V I S.

De combien est la somme ?

LE SERGENT.

Trois cens pièces.

J A R V I S.

Chez moi, j'en ai moitié.

B É V E R L E I, L E S E R G E N T.

Bon-homme.

Il faut le tout.

J A R V I S.

Demain, je puis,

En fondant un contrat

B É V E R L E I.

(*Au Sergent.*)

Finissons. Je vous suis...

Jarvis, ce nouveau trait a pénétré mon ame.

Mais, gardez votre argent Embrassez-moi, ma
femme :

Pour la dernière fois, je vous tiens dans mes bras...

Il faut subir mon sort...

On l'emmene.

Madame B É V E R L E I, *le suivant avec Jarvis.*

Je ne vous quitte pas.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

La Scene représente la chambre d'une prison : il doit y avoir d'un côté une table sur laquelle est un pot d'eau , & un verre dans une jatte , & de l'autre un fauteuil , & une chaise à côté : Tomi est dans le fauteuil , & Jarvis sur la chaise à côté.

SCENE PREMIERE.

TOMI, JARVIS.

JARVIS, *en arrangeant l'enfant.*

Ses yeux se ferment... il succombe.
Pauvre enfant ! le voilà qui dort.
O l'heureux âge ! sans effort,
Dans les bras du sommeil il tombe ;
Il ne craint pas que du remord
La voix en sursaut le réveille ;
Son innocence en paix sommeille ;
Tandis que , le cœur déchiré,
Son père malheureux a vu le jour renaître ,
Avant que dans ses yeux le sommeil soit entré.
Quel changement fatal ! O mon maître, mon maître,

A quelle passion vous vous êtes livré !
 Que de vertus en vous un seul vice a détruites !
 Et qu'il a d'effroyables suites !
 Puisse le Ciel...

S C E N E I I.

Mad. BÉVERLEI, J A R V I S.

Madame B É V E R L E I.

Q U E fait mon fils ?

J A R V I S.

Vous voyez, Madame, il repose.

Madame B É V E R L E I, *en le baisant*

Dormez, cher enfant ! Ah ! Jarvis,

Quels tourmens son pere me cause !

Mes discours, tu le sçais, avoient eu quelque fruit ;

J'avois de ses transports calmé la violence :

Cette prison a tout détruit.

O la cruelle, ô l'effroyable nuit !

Plongé dans un morne silence,

L'œil fixe, il paroissoit ni n'entendre, ni voir ;

Et soudain furieux jusques à la démence,

Poussant les cris du désespoir,

Il détestoit son existence.

J A R V I S.

O mon maître !

Madame B É V E R L E I :

A ses pieds, que je baignois de pleurs,

J'invoquois

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 81

J'invoquois les doux noms & d'époux & de père ;

A mes larmes , à ma priere ,

Il n'opposoit que des fureurs :

Deux fois cruellement ses bras m'ont repoussée ,

De cet égarement à la fin revenu ,

Honteux de voir sa femme à ses piés abaissée ,

Son cœur s'est vivement ému :

Contre son sein il m'a pressée ;

Le torrent de nos pleurs alors s'est confondu ;

J A R V I S.

Je sens couler les miens.

Madame B É V E R L E I.

Sa fureur s'est calmée ;

Par le sommeil enfin sa paupière fermée

D'un repos passager lui prête la douceur.

J A R V I S.

Le Ciel en soit loué.

Madame B É V E R L E I.

Mais , cependant , ma sœur

M'a mandé qu'il falloit que moi-même j'agisse ,

Et que pour mon époux il seroit important

Qu'au dehors , sans tarder , un moment je la visse :

Je vais profiter de l'instant ,

Jarvis , où mon mari sommeille.

Toi , sois bien attentif , prens garde ; & , s'il s'éveille ,

Ne le laisse point seul , mene-lui son enfant :

A l'aspect de son fils , à cette chere vue ,

D'un sentiment si doux un père a l'ame enivré !

Béverlei sentira son tourment adouci ;

A l'instant je reviens ici :

Si de toi je n'étois pas sûre ,

Mon cœur à le quitter ne pourroit consentir ;

F

Sans crainte vous pouvez sortir.

Madame BÉVERLEI , *après avoir été doucement
regarder par la coulisse.*

Il n'a pas changé de posture ,
Il dort profondément. Jarvis, je t'en conjure ,
Observe bien l'instant qu'il se réveillera.

Elle sort.

S C E N E I I I.

JARVIS, TOMI *dormant.*

J A R V I S.

JUSQU'AU retour de ma maîtresse,
J'espere qu'il reposera :
Que de vertu, que de tendresse !
L'excellente femme qu'il a !

Qu'il feroit avec elle heureux, s'il sçavoit l'être !
J'entens du bruit.... allons doucement reconnoître....
Il ne dort plus... c'est lui, pâle, défiguré,
Moins sombre cependant, & l'œil moins égaré.



SCENE IV.

BÉVERLEI, JARVIS, TOMI
dormant.

BÉVERLEI, *à part.*

MA femme est éloignée ; écartons ce bon-homme :
Il faut me défaire de lui.

JARVIS.

Vous n'avez fait qu'un léger somme,
Le repos, bientôt, vous a fui.

BÉVERLEI.

Ta maîtresse est dehors ?

JARVIS.

Quelques soins nécessaires
L'ont forcée à sortir, Monsieur, pour vos affaires.
Dans peu vous allez la revoir.

BÉVERLEI.

Je sens que du sommeil le baume favorable
Dans mon cœur plus tranquille a ranimé l'espoir,
J'ai besoin du conseil d'un ami véritable :

Je veux entretenir Leuson.

Va le trouver, Jarvis ; dis-lui qu'en ma prison
Il me fasse à l'instant l'amitié de se rendre. . . .
Qui te fait hésiter ?

JARVIS.

Mon cher maître, pardon,

F ij

84 B É V E R L E I,

Madame, dans ce lieu, ma prescrit de l'attendre.

B É V E R L E I.

Elle n'a pas prévu l'ordre que tu reçois,
Tu vois que je suis fort tranquile.

J A R V I S.

Grace au Ciel, Monsieur, je le vois.

B É V E R L E I.

Va donc, je veux quitter ce triste domicile.

J A R V I S.

Mais...

B É V E R L E I.

Sans plus répliquer, j'ordonne; obéis-moi.

J A R V I S, *apres un air d'hésitation.*

J'y vais.

S C E N E V.

BÉVERLEI, TOMI *dormant.*

BÉVERLEI, *après avoir fait quelques tours
de l'air le plus sombre.*

M O N heure est arrivée :
J'ai prononcé l'arrêt... cet arrêt est la mort.

D'opprobre mon ame abreuvée

Ne peut plus soutenir son fort.

A ses tourmens mon cœur succombe.

*En disant ces vers, il approche de la table, met de
l'eau dans un verre, & y mêle la liqueur d'un flacon
qu'il tire de sa poche.*

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 85

Je vais m'endormir dans la tombe...

M'endormir! . . . Si la mort, au lieu d'être un sommeil,

Etoit un éternel... & funeste réveil!

Et si d'un Dieu vengeur... il faut que je le prie:

Dieu dont la clémence infinie....

Je ne sçaurois prier... du désespoir sur moi

La main de fer appesantie

M'entraîne... cependant, j'entens, avec effroi,

Dans le fond de mon cœur une voix qui me crie:

Arrête, malheureux: tes jours sont-ils à toi?

O de nos actions incorruptible juge,

Conscience!... Mais quoi! sans espoir; sans refuge,

Voir ma femme, mon fils, languir dans le besoin!

Auteur de leur misère, en être le témoin!

Endurer le mépris, pire que l'infortune!

Mourir enfin cent fois, pour n'oser mourir une!

Ah! c'est trop balancer.... on peut braver le sort:

Mais la honte! mais le remord!

Il prend le verre.

Nature, tu frémis... Terreur d'un autre monde,

Abîme de l'éternité,

Obscurité vaste & profonde,

Tout cœur, à ton aspect, se glace épouvanté:

Mais j'abhorre la vie, & mon destin l'emporte.

Il boit.

C'en est fait... c'est la mort qu'en mes veines je porte:

De mes jours ce soleil éclaire le dernier.

O si l'homme au tombeau s'enfermoit tout entier!

Mais des pleurs des vivans, si l'ame encore émue

Voit ceux qui lui sont chers souffrans & malheureux,

Si j'entens vos cris douloureux,
 O ma femme , ô mon fils , ô famille éperdue !
 L'enfer , l'enfer n'a pas de tourmens plus affreux,
 O réflexion trop tardive !...

Il fait quelques tours & apperçoit son fils.

Mon fils ! un doux sommeil tient son ame captive ;
 (1) Je n'entendrai donc plus le son de cette voix ,

(1) J'ai changé cet endroit : voici la première leçon qui étoit, je crois , plus théâtrale ; mais dont plusieurs personnes ont été révoltées.

Pauvre enfant ! tu ne sens ni ne prévois ton sort :
 La honte de ma vie & l'horreur de ma mort.

Voilà ton unique héritage :

L'opprobre fera ton partage.

De misère accablé , n'osant lever les yeux ,
 Tu vivras pour maudire & le jour & ton pere :
 La vie est-elle donc un bien si précieux ?

Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chère ;

Qui t'en délivreroit t'ôteroit un fardeau :

Que n'a-t-on étouffé ton pere en son berceau !

Mais déjà le poison... Je sens que je m'égare ,

Une épaisse & noire vapeur

Couvre mes yeux , & dans mon cœur

Fait naître une fureur barbare.

Que dis-je , fureur ? c'est pitié.

Pour qui dans le malheur languit humilié ,

Mourir est un instant ; vivre est un long supplice ;

Mon fils ce seroit là ton sort :

Osons lui dérober , le moment est propice :

Qu'il passe sans douleur du sommeil à la mort ;

Ce fer... Tuer mon fils ! Le transport est horrible..

Nature ! ah ! je sens que ta voix

Jette en mon cœur un cri terrible :

Que je t'embrasse , au moins , pour la dernière fois.

A mon oreille , hélas ! si chere !
Que je t'embrasse , au moins , pour la derniere fois.
O malheureux enfant d'un plus malheureux pere !

Il s'assied à côté sur la chaise.

Qu'en le voyant mon ame s'attendrit !
Il semble qu'en dormant sa bouche me sourit.
Cette bouche... ces traits... Ce sont ceux de sa mere :
Pauvre enfant ! (*Il se lève.*) tu ne sens , ni ne prévois
ton sort ;

La honte de ma vie , & l'horreur de ma mort ,

Voilà ton unique héritage :

L'opprobre fera ton partage.

De misere accablé , n'osant lever les yeux ,
Tu vivras pour maudire & le jour & ton pere.
La vie est-elle donc un bien si précieux ?
Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chere :

O malheureux enfant d'un plus malheureux pere !

Il s'assied à côté de l'enfant.

Hélas ! qu'en le voyant mon ame s'attendrit !
Il semble qu'en dormant sa bouche me sourit....
Cette bouche... ces traits , ce sont ceux de sa mere...
Qu'il vive... Mais , que dis-je ?... Est-ce donc le chérir !

Il se lève.

Vouloir qu'il vive pour souffrir !...
Ciel un feu dévorant au-dedans me consume ,
Mon sang de plus en plus s'allume ;
Le temps est précieux : soit raison , soit fureur...

Il lève le fer sur son fils.

Il s'éveille !

T O M I , effrayé.

Papa... Vos yeux... Ils me font peur.

&c.

Qui t'en délivreroit, t'ôteroit un fardeau.

Que n'a-t-on étouffé ton pere en son berceau ?

Mais déjà le poison... je sens que je m'égare ;

Une épaisse & noire vapeur

Couvre mes yeux, & dans mon cœur

Fait naître une fureur barbare :

Que dis-je fureur ? c'est pitié.

Pour qui dans le malheur languit humilié,

Mourir est une instant, vivre est un long supplice.

Mon fils ce feroit-là ton sort...

Osons l'y dérober... le moment est propice ;

Qu'il passe, sans douleur, du sommeil à la mort.

Ce fer... Tuer mon fils ! Le transport est horrible.

Nature ! ah ! ta voix dans mon cœur

Vient de jeter un cri terrible...

Il s'éveille.

T O M I.

Papa... vos yeux... ils me font peur.

B É V E R L E I,

Sa voix a je ne sçais quel charme...

T O M I, *tombant à genoux.*

Mon bon papa, pardonnez-moi.

B É V E R L E I.

Je n'y tiens pas, il me désarme.

Il jette le poignard.

O malheureux enfant ! O mon fils, lève-toi :

Mes pleurs inondent ton visage...

Madame Béverlei entre avec Henriette.



SCENE VI.

TOMI, BÉVERLEI, Mad,
BÉVERLEI, HENRIETTE.

TOMI, *courant à sa mere.*

MAMAN, sauvez Tomi.

Madame BÉVERLEI.

Ciel ! quel est mon effroi !
Cet enfant... ce poignard... cruel ! à quel usage ?

BÉVERLEI.

Des monstres connoissez en moi le plus sauvage ;
Par pitié pour mon fils je lui perçois le cœur.

HENRIETTE.

Juste Ciel !

Madame BÉVERLEI.

Par pitié !... votre fils !... quelle horreur !
Barbare, & vous osez l'avouer à sa mere !
O mon fils ! mon cher fils !

BÉVERLEI.

Si, pour vous satisfaire,
Il n'est besoin que de ma mort...

Madame BÉVERLEI.

A ce discours funeste, à cet excès barbare,
Cher & cruel époux ! je vois le noir transport
Du désespoir qui vous égare.
Mais à vous mettre en liberté,

Sçachez que Leuson se prépare ;
Sçachez que Stukéli ce monstre détesté...

B É V E R L E I , *à part.*

De mes sens quel tourment s'empare !

SCENE VII.

Les Acteurs précédens , LEUSON,
J A R V I S.

LEUSON.

BÉVERLEI, vos fers sont rompus :
Par Jame assassiné, Stukéli ne vit plus ;
Un différend entr'eux est né sur le partage,

H E N R I E T T E.

Ce perfide n'est plus ?

LEUSON.

Non Jame est arrêté :
Vos effets sont en sûreté.
Cher ami, reprenez courage ;
Tout vous sera rendu.

B É V E R L E I.

Je me suis trop hâté.

Ah ! malheureux !

Madame B É V E R L E I.

Eh quoi ! cette nouvelle... ?

LEUSON.

Ses traits sont renversés.

B É V E R L E I.

Une douleur cruelle...

L E U S O N.

Madame , il faut un prompt secours.

Madame B É V E R L E I.

Courez , Jarvis. (*Il sort*). O Ciel , sois mon recours !

B É V E R L E I,

Le calme à la douleur succède.

O ma femme !

Madame B É V E R L E I.

Eh bien ? quoi ? mon ami , mon époux !

B É V E R L E I.

Ne cherchez point à mon mal de remède :

Il n'en est point.

Madame B É V E R L E I.

Que dites-vous ?

Il en est , il en est.

B É V E R L E I.

Epouse digne & chère ,

Vous n'avez plus d'époux , mon fils n'a plus de pere.

L E U S O N.

O malheureux ami ! Qu'avez-vous fait ?

H E N R I E T T E.

Hélas !

Mon frere , avez-vous pu

Madame B É V E R L E I.

Non , je ne le crois pas :

Cet horrible attentat.....

B É V E R L E I.

Tout mon cœur le déteste.

Pere dénaturé, citoyen criminel,

Barbare époux, enfin, dans un moment funeste,

J'ai violé les loix de la terre & du ciel.

Madame B É V E R L E I.

Je meurs.

Leuson la soutient.

B É V E R L E I,

Voici le moment de paroître

Au redoutable tribunal

De celui qui me donna l'être ;

Tout me dit que je touche à ce terme fatal ;

Le calme où je me trouve... une foiblesse extrême...

Mes yeux d'ombres environnés...

Ma femme : ah ! dites-moi que vous me pardonnez.

Madame B É V E R L E I, *avec des sanglots.*

Puisse le Ciel, hélas ! vous pardonner de même (1).

B É V E R L E I.

Aidez à le fléchir votre époux expirant.

(1) A la représentation on abrège ainsi la scene:

Madame B É V E R L E I.

Puisse le Ciel, hélas ! vous pardonner de même.

B É V E R L E I.

Il voit mes remords, & vos pleurs....

Mon fils !...

Le fils se met aux genoux de son pere d'un côté ; la mere doit être de l'autre, abîmée de douleur.

Vous me perdez, il vous reste une mere.

Qu'elle vous soit toujours, &c.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 93

Il s'incline, soutenu par ceux qui l'entourent
Dieu de miséricorde, à tes pieds, en tremblant,
Ta foible créature implore ta clémence :
Ta justice pardonne au cœur qui se repent ;
Fais luire à ce coupable un rayon d'espérance :

Tu vois mes remords infinis :
S'ils ne peuvent, Grand Dieu, désarmer ta vengeance,
Ne l'étens pas du moins sur ma femme & mon fils.

Madame B É V E R L E I.
Ah ! qu'il prenne ma vie, & qu'il sauve la tienne.

Elle se précipite à ses pieds, abîmée de douleur.

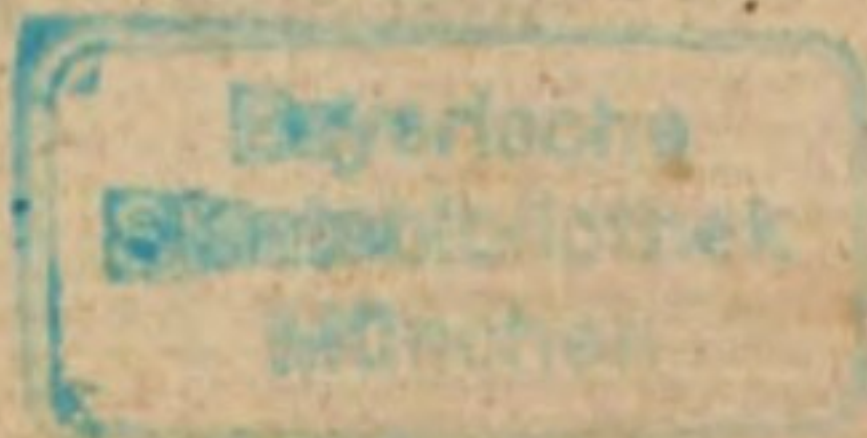
B É V E R L E I, à Leufon.
Prenez soin d'elle & de ma sœur,
Digne ami, dont si mal j'avois connu le cœur.
Mon fils... qu'il s'approche, qu'il vienne.

*L'enfant se met aux genoux de son pere, sa mere est
de l'autre côté : Béverlei, après les avoir regardés :*

Mes yeux se remplissent de pleurs.
O mort ! qu'en ce moment je ressens tes horreurs !.....
Vous me perdez, mon fils : il vous reste une mere ;
Qu'elle vous soit toujours & respectable & chere ;
Et si du Jeu jamais vous sentez les fureurs,
Souvenez-vous de votre pere....
Donnez-moi votre main, ma femme.... Adieu....
je meurs.

Madame Béverlei s'évanouit & la toile tombe.

F I N.

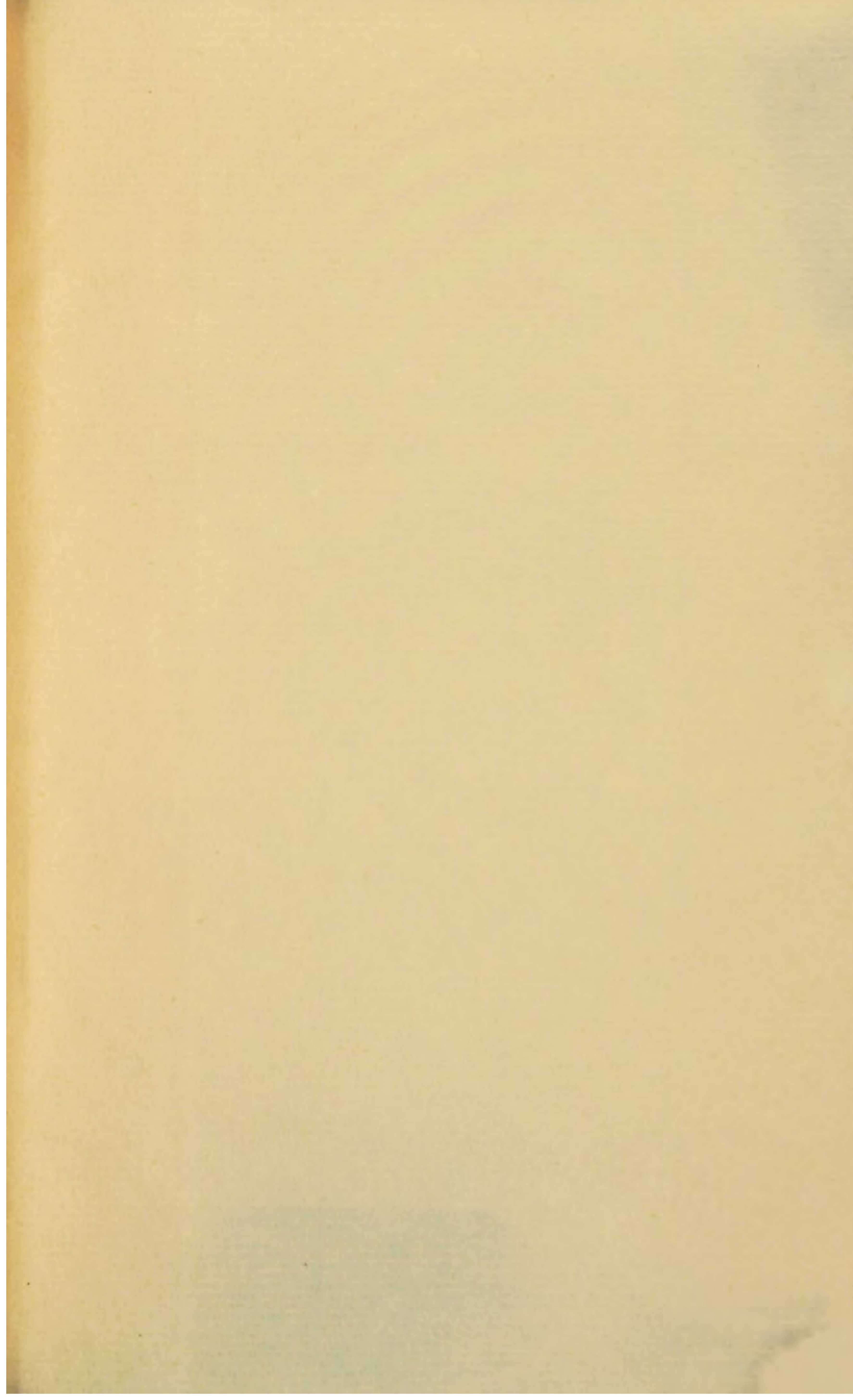


APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier,
Béverlei, Tragédie Bourgeoise, & je crois qu'on
peut en permettre l'impression. A Paris, ce 6 Juin
1768.

MARIN.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de
la Reine & de l'Archevêché, rue des
Mathurins, 1768.



De la science de la Vierge Marie, par le
R. P. de la Compagnie de Jésus, S. J.
M. de la Compagnie de Jésus, S. J.

Buchbinderei - Landesanst.
f. Körperbehind. Jugendl.
München, Kuratz. 2

Saurin, Bernard J.

Béverlei Tragédie

Paris 1768

P.o.gall. 2004 a

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10097782-7